

1606 - Adrian Périer - Cabinet du vrai trésor - BM Lyon

Auteurs : **Bonefons, R.**

Description matérielle de l'exemplaire

Format 8°

Pages de l'exemplaire

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

174 Fichier(s)

Généralités sur l'exemplaire

Référence ThRenThRen_1339

Titre long LE CABINET // DV VRAY // THRESOR. // [Marque typographique] // A PARIS, // Chez ADRIAN PERIER, ruë S. Jacques à // la boutique de Plantin // [-] // 1606. // Auec Priuiege [sic] du Roy.

Imprimeur(s)-libraire(s) Périer, Adrian

Date 1606

Identification de l'exemplaire

Lieu de conservation et cote Lyon (Fr), Part-Dieu, Silo ancien, 302521

Lien vers la notice du catalogue de l'institution de conservation [Bibliothèque municipale de Lyon](#)

Sources de la numérisation [numelyo](#)

Type de numérisation Numérisation totale

Autres exemplaires localisés

- Paris (Fr), Bibliothèque nationale de France, Tolbiac [RES P-R-809 et Arsenal 8-S-2468](#). Voir [la notice ThRen](#) de l'exemplaire.
- Paris (Fr), Bibliothèque Sainte-Geneviève, Magasin Fonds ancien, [8 Z 7419 INV 10853 FA](#)
- Paris (Fr), Bibliothèque Mazarine, [8° 27908-3](#)

Marques d'appropriation

Présence d'annotations manuscritesAnnotations manuscrites et dessins sur [une page intermédiaire](#).

Indications sur la notice

Contributeur

- Réach-Ngô, Anne
- Vervent-Giraud, Sylvie (révision)

Droits

- Image(s) : numelyo.bm-lyon.fr
- Notice : Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Citer cette page

Bonefons, R, 1606 - Adrian Périer - Cabinet du vrai trésor - BM Lyon, 1606

Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 17/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ThresorsRenaissance/items/show/1339>

Notice créée par [Anne Réach-Ngô](#) Notice créée le 04/12/2016 Dernière modification le 10/10/2024

LE CABINET
DU VRAY 302521
THRESOR.



A PARIS,
Chez ADRIAN PERIER, rue S. Jacques à
la boutique de Plantin

1606.

avec Privilege du Roy.



A MONSIEVR
MAXIMILIAN
DE BETHVNE, MAR-
QUIS DE ROSNY, GOV-

*uerneur pour le Roy de la ville de Mante,
& superintendant des Fortifica-
tions de France.*



MONSIEVR,
les obligations que
j'ay à Monseigneur
vostre pere sont si
grandes que ie n'e-
spere pas de les
pouuoir jamais ac-
quiter. Si voudrois ie bien tesmoi-

z. ij

gner la recognoissance & l'homma-
ge que ic desire de luy en faire toute
ma vie. I'en eusse cherché le moyen
chés moy : mais n'y pouuârien trou-
uer qui fut digne d'acceptatiō , ic me
suis aduisé de recourir aux emprunts,
& de me seruir du Bien d'autruy.

Lisant les bons Autheuts qui ont
employé leur plume à dépeindre la
beauté de la V E R T U pour la nous
faire aymer & suiure , i'ay pris d'eus
les pièces dont est composé l'ouura-
ge que ic vous présente. C'est donc
du miel fait de la liqueur de diuer-
ses fleurs. On ne trouuera rien à redi-
re au fonds ny à la matière. I'en ay de
tresbons garens en ceux qui me l'ont
fournie. Ce ne sont que Preceptes
tres-certains, & Maximes infaillibles
pour paruenir à l'aquisition tant des
vrayes Richesses, que du vray Hon-
neur, & parfait Plaisir , par la V e r t u .
C'est pourquoy ie l'ay intitulé : L E

CABINET DU VRAY TRESOR.

Iescay bien MONSIEVR, que vous en aués vn beaucoup plus riche & pl⁹ abondant en la personne de Monseigneur vostre pere, où sont toutes viues les Vertus qui ne se voient icy qu'en peinture & sur le papier. Tou tesfois vous vous en seruirés comme on fait du pourtrait de la chose qu'ó aime. Et si prendrés vous plaisir d'y contempler les Vertus qu'vne gene reuse nature, & louable nourriture a formé en vous. I'espere encore qu'il vous pourra donner quelque adresse à celles qui n'attendent qu'vn aage parfait pour s'y accomplir. A tout le moins portera il sur son front le vœu que vous fait de sa personne pour i-
mais.

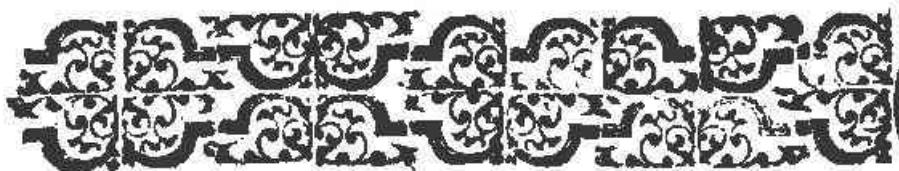
*Vostre tres-humble & tres-obeissant
serviteur*

R. BONEFONS.

à iij



Digitized by Google



AV LECTE VR.



OMME ainsi soit que toutes choses d'ot les hommes se trauaillent en ce monde se reduisent à l'un de ces trois points : d'acquerir Richesse, Honneur, ou Plaisir: il aduient neantmoins que la pluspart se trompēt ordinairement en l'élection des voyes pour y paruenir. Car au lieu d'y aspirer par la Vertu qui seule les pourroit conduire à la possession & iouissance des vrais & solides trésors, hōneurs, & felicités qu'ils recherchent: Ils glissent au contraire volontairement d'as la voye large & spacieuse du vice, qui

leur faisant apprechender par ces fau-
ces persuasions les espines de la pau-
ureté, du mespris, & de la douleur
qui se rencontrent à l'entrée du che-
min de la Vertu, les transporte fine-
ment par sentiers delicieux dans les
termes de l'Auarice, de l'Ambition, &
de la Volupté, & en suyte les preci-
pice finalement dans les inquietudes,
miseres & douleurs qu'ils pensoyent
euiter. Car les choses qui nous sem-
blent estre ytiles, honnestes, & de-
lectables sans la Vertu, sont rendues
viciouses, & par conseqüt domma-
geables & ignominieuses; si bien que
le mal est lors plus dangereux que pl^q
il est masqué de l'apparence du Bien,
qui n'est pas tel en vérité, mais par
erreur.

A ceste cause l'Argument de ce pe-
tit traité est pris de la fin à laquelle
doivent tendre & viser toutes les a-
ctions & operations des hommes,

pour ne se tromper au choix des vrayes Richesses, Honneür, & Plaisir, qu'ils recherchent. C'est a quoy se rapporte tout ce qui est contenu en ce Cabinet du vray Tresor, diuisé en douze chapitres : Le Sommaire desquels est icy mis par ordre.

I. Description de la Vertu, & sa propriété en l'homme. fol. 1.

II. Diuision de la Vertu en quatre parties principales, desquelles comme de leur source deriuent toutes les autres vertus subalternes. 19.

III. Des choses requises pour acquerir la Vertu & rendre l'homme parfaitement vertueux. 27.

IV. Du premier effect que la Vertu produit en l'homme, qui est la cognoscance de soymesme, pour l'humilier. 42.

V. Du second effect que la Vertu produit en l'homme, qui est la cognoscance du vice, avec les maux qui en procedent, pour le lui faire hayr & detester. 55

VI. Du troisieme effect que la Vertu producit en l'homme, qui est la Theorique & Pratique de se vaincre soy mesme. 76.

VII. Du quatriesme effect que la Vertu produit en l'homme, qui est de luy montrer quel est son devoir envers tous hommes, pour s'en aquiter dignement selon sa vocation. 88.

VIII. Description du vray Honneur, & comme il se doit acquérir. 101.

IX. Description du faux Honneur, vray sujet des querelles. 115

X. Du pretendu fondement des querelles, dont le faux Honneur se sert pour auoir sujet de ruiner l'homme par soy-mesme. 126

XI. Description de la cholere, les maux qui en procedent, les causes qui la produisent, & les moyens propres pour la corriger, & par consequent cuiter les contentions & debats. 134

XII. Description du vray & parfait Plaisir dont la Vertu accompagne l'Honneur, pour combler l'homme de felicité. 140.



SON NET.

*Vous tous qui desirés Richesse, Honneur, Plaisir,
Pour viure Bien-heureux sur la machine ronde,
Faites que vostre cœur ailleurs point ne se fonde
Qu'en ces Diuins Tresors qui ne peuuent perir.*

*Ces Biens ne sont pas Biens, lesquels on peut rauir,
L'honneur qu'on va cerchant sur la terre & sur
l'onde,*

*Niles plaisirs qu'on prend dans les plaisirs du
monde,*

Ne sont point permanens: c'est vn trompeux desir

*Suiués donc la Vertu, vous trouuerés en elle
Richesse, Honneur, Plaisir de durée eternelle.
Par elle vous serez parfaitement heureux*

*Quoy? voudriez vous perir avec la chose vaine,
Et quitter le certain pour la chose incertaine?
Faire ce change-là, c'est estre malheureux.*

S O N N E T
Au Lecteur du Cabinet du vray
Tresor.

*Vous qui voulez entrer au saint Temple d'Honneur,
Bouillonnans de valeur, & remplis de courage.
C'en'est point par le vice, & par so doux passage,
Que vous y parviendrez: ce chemin est trompeur.*

*Suinés donc la Vertu avec constant labeur:
C'est la fille du ciel à qui pour heritage
Et la gloire & l'Honneur sont escheus en partage:
Par elle vous serés conduits dans le bon-heur.*

*Mais où est, dirés vous, cette Guide sacrée,
Pour de ce temple saint nous faire voir l'entrée,
Et vers le vray Honneur nous mener par la main?*

*La voicy, suinés-la. Ce liure est son domaine.
Par elle cet auteur au vray chemin rameine
Ceux qui sont esgarés apres le monde vain.*

V. S. F. B.



LE CABINET DU VRAY THRESOR.



DESCRIPTION DE

la vertu.

CHAPITRE PREMIER.



Le Grand Marius fit des despouilles des Cimbres & Teutons qu'il vainquit, deux temples fort somptueux & magnifiques, qu'il fit construire à Rome, l'un ioignant l'autre, en la voye Appie (où est maintenant la porte appelée saint Sébastien) les dédiant à la Deesse Vertu, & au Dieu Honneur : afin que les soldats qui sortiroient de Rome, pour aller à la guerre se souuinsent de la vertu, & que par elle on passoit à l'Honneur, & non par autre voye.

A

Et afin que tous entendissent mieux le sens & la dedicasse des temples , il n'y fit faire que deux portes, en sorte que ceux qui alloient à la guerre ne pouuoient entrer au Téple d'Hōneur, sinon par la porte de celuy de la Vertu, dās lequel estoit releuée en marbre vne deesse riche en beauté, & poure en habits enuirō-née de beaucoup d'espines , pour signifier qu'on ne paruēit point à l'hōneur par les delices du mōde , mais plustost par les trauaux & difficultés innombrables qu'il faut surmōter par patiēce & perseuerāce au sentier espi-neux de la Vertu. Ses habits de peu de valeur mōstrent qu'elle dédaignel l'esclat & le lustre des pompes mondaines , & se loge plustost sous la poureté que sous la richesse. Elle veut l'ornement de l'aine , & non celui du corps.

Que si quelqu'vn la pouuoitvoir toute nue (dit vn Sage) il seroit incontinent espris de sa beauté: Mais parce que c'est vne fille du ciel indigēte des biens du mōde , & laquelle on ne peut caresser qu'avec l'esprit, ni l'épouser qu'avec les mœurs, peu de gens la recerchent, à cause que la sensualité & la cōuoitise sont en telle autorité parmi les hōmes , que la plus part ne veulent rien aimer que sous l'électiō d'vnœil impudique, & au gré de l'auarice qui leur font plustost désirer le corps que l'esprit

& les biens que la personne.

Mais si l'homme se pouuoit cognoistre, & qu'il se laissast conduire par la lumiere de la diuine raison, il verroit qu'il n'y a bien au monde que la Vertu, & qu'elle est seule puissante & ferme, au lieu que toutes autres choses ne sont que vanité.

Rien n'est à cōparer à elle : car son acquisitiō est suffisante à l'homme pour bien & heureusement viure, sans rien emprunter d'ailleurs.

C'est par elle qu'il acquiert les vrais tresors qui ne peuuent perir par le temps, ni par aucun naufrage. Que le feu, ni le fer, ni la mort, ni l'enuie, ni aucun chāgemēt ne peuuet rauir.

Elle empêche de conuoiter ce que le mō-deadore, les grandeurs, les richesses, les voluptés, & la vaine gloire. Elle mesprise la louāge & la flaterie des hommes, & demeure tousiours libre en elle mesme, faisant bien à vn chacun sans espoir d'autre prix que de se rendre agreable à Dieu, & d'effectuer choses dignes d'estre guerdonnées eternellemēt en l'autre vie par la liberalité diuine.

Aussi est-ce la seule qualité diuine & immortelle en nous, l'vnique heritage de l'ame qui lui cause sa felicité, & qui rend tousiours l'homme digne de vraye louange & gloire.

Son amour est sans crainte, sans enuie, sans

A ij

soupçon, sans artifice, rendant les âmes autant heureuses, qu'elles sont amoureusees de ces perfections. Qui plus l'affectionne plus la possède, & qui la scrait posseder iouit d'un tresor incomparable, entant qu'elle a cette propriété qu'elle sert de lumiere à la vie, de temperance aux mouuemens, de frein aux volontés, de patience aux iniures, & de consolation aux infortunes.

Ainsi donne-elle sans cesse repos & tranquillité d'esprit à tous ceux qui la possèdent, & leur fait trouuer toute sorte de vie douce, plai-sante & agreable: Car elle porte aucc soy son merite & sa recompense.

Que si nous luy pensions donner pour prix & pour vnique salaire les louanges & les hou-neurs des hommes, nous nous priuerions du priuilege que nous auons de nous payer par nos mains au maniement de ses biens, & chan-gerions le repos qui nous en reuient en vn don de fortune, puis que ce salaire seroit sous la mercy & à la discretion des mortels. En quoy nous prestetions conuoiteusement l'oreille à leurs voix applaudissantes, pour assouuir no-stre vanité en nous flattant. D'ailleurs ce seroit vouloir prédre de la terren benefit qui nous est assigné au ciel, & rendre la nature de la Ver-tu (qui est toute diuine) de condition terrestre.

Or la vertu a cete louable jalouſie qu'elle veut eſtre parfaitemeſt & vniquement aimée. Elle veut poſſeder nos volontés, pour cuiter le peril de l'hypocrisie, pource qu'elle ne peut rien ſans nostre conſentement. Elle veut ſurmonter les vices qui la pourroient attaquer ſous la faueur de la fragilité humaine: & pourtant veut-elle eſtre vnie en toutes ſes parties, afin de maintenir ſes forces, & conſeruer en nous le nom de Vertueux, dont elle nous honnore. Nom, duquel on eſt indigne tout auſſi toſt que malicieusement on ſe porte à quelqu'e vice.

Car la Vertu en general eſt vne louable & coſtante Habitude, laquelle agiſſant en nous par la droite raison, imprime en l'Entendement la cognoiſſance du vray Bien; & en la Volonté l'elecſion des choses ſelon qu'il eſt expedient & conuenable qu'elle les aime ou haysſe, faſſe ou laiſſe, comme directrice de nos aſſeſtions.

Cete deſcription merite bien d'eſtre examinée. Elle nous doit cy apres ſeruit à diſtinguer le vray du faux, en la recherche de la iuste acquisiſion des Richesſes, de l'Honneur, & du Plaſſir, qui ſont les trois points aufquels toutes les aſſeſtions des hommes tendent & ſe reduiſent. Je ſuis donc content de l'eſclaircir le plus qu'il me ſera poſſible.

A iij

Nous disons que la Vertu est vne habitude, parce que c'est vne qualité qui naist d'une action de la volonté & puissance appetitiue de l'Ame, qui estant souuent reiterée deuiet ferme & constante, si qu'elle incline la nature à appeter vne mesme chose, ou à la fuyr.

Pour rendre cete habitude louable, il faut qu'elle soit conforme aux bônes mœurs; & pourtant qu'elle s'exerce à modestie, humilité, chasteté, honesteté, fidelité, humilité, debonnaireté, intégrité, bonté, rondeur, verité, liberalité, recognoissance d'un bienfaict, patience en aduersité, & modestie en prosperité: fruits que la vertu produit en ceux qui se conforment à sa nature.

De là s'ensuyt qu'elle ne se peut donner, ni receuoir en don. Il la faut acquerir par un long & continual exercice de commander à soy-mesme, & à ses affections, pour fuyre le bien sans interruption: d'autant que la discontinuation engendré le vice.

C'est pourquoi l'Habitude doit aussi estre constante, pour surmonter toutes difficultés. par patience & persuerâce, qui sont les deux ailes qui portent & enlèuent nostre entendement des choses basses, caduques & terrestres, à la pretension des hautes, permanentes & celestes, avec ferme resolution de les posse-

der, & s'y tenir, sans varier. Car la perseuerance est la perfection & la consommation de toutes vertus: tellement que nul ne peut iamais bien estre ce qu'il n'est pas tousiours. On ne pourroits attribuer la prudence, la vaillance, la iustice, ni les autres vertus, qui ne les auroit constament. Car la cabale de la raison enseigne que pour denoter vn agir parfait, il suffit de dire que c'est vn agir constant, parce que le vice est incapable d'arrest

Elle agit en nous par cete lumiere que la droicte raison apporte dans la conscience & dans l'esprit de l'homme, pour lui faire reconnoistre que toutes choses bonnes & honestes doiuent estre faites & suyuies pour l'ameur d'elles mesmes: & qu'on ne doit pas mesme penser, moins encore vouloir ce qui est mauuais, deshonneste, & ignominieux; parce qu'il est contraire au BIEN, & à la VERITE, qui sont les deux colones sur lesquelles la vertu est fondée & appuyée; & à proprement parler, les deux obiects qu'elle se propose, & sur lesquels elle s'occupe.

Aussi auons nous dit qu'elle imprime en l'entendement la cognoscance du vray Bien. Or definissons nous le BIEN, ce qui est desire de tous, pour estre aimable de soy, veu qu'on ne l'appeteroit point s'il n'estoit bon. Mais là

A iiiij

nature de ce qui est bon requiert aussi qu'il soit utile, honnête, plaisant, & agreable.

Celuy donc est bon qui est humain, facile, amy, debonnaire, courtois, gracieux, traitable, simple, ouuert, liberal, modeste, & qui monstre le bien qui est en luy par sa douce conuersation, operant sans cesse choses bonnes & utiles à vn chacun. Car la bonté ne peut estre sans dilection, non plus que le feu sans chaleur.

Au bien nous conioignons la verité, d'autant que c'est la baze de vertu, & que sur elle sont fondées toutes les choses qui sont, qu'il faut cognoistre, qu'il faut croire, dire, & faire, & sans laquelle rien ne peut subsister.

C'est vne lumiere qui est premierement tres-claire en soy-mesme, & laquelle quant & quāt esclare & illumine les esprits de ceux qui la regardent & contemplant.

Le moyen de trouuer & de posseder cete verité consiste en inquisition, intelligence, & croyance. Car puis qu'elle est lumiere, c'est nostre faute, & non pas la sienne, si elle est cachée. Il faut donc s'enquerir d'icelle, la bien entendre pour y croire & demeurer en elle.

Or est-il que l'entendement qui est encore enueloppé & couuert de vices ne peut estre capable de la cognoissance de Verité, d'autant qu'ils bouchent l'entrée à toute cognoissance

& amour d'icelle, & detiennent l'esprit captif & asserui sous leur ioug. Mais comme la lumiere chasse les tenebres, & ne peut auoir rien de commun avec elles : aussi la verite chasse-telle l'ignorance, & ne peut rien auoir de commun avec le mensonge.

Elle decouvre ce qui est cache & incogneu. Discerne toutes choses par leur vraye & propre difference. Donne à cognoistre vrayement & certainemēt la nature de chacune, & ce qu'elle est pour en faire iugement asseuré. De là vient que ceux qui font mal craignent que leurs actions soient manifestées par la verité. Au contraire l'homme de bien est si constant & asseuré en sa confession, qu'on ne la luy peut faire renier ou desaduoüer ; ains est tousiours prest de la signer de son sang.

La verité n'a point besoing d'aucun ornement ni d'ayde recherchée de dehors pour la recommander. Elle prend plaisir d'estre nuë, & peut beaucoup par sa simplicité. Elle ne peut estre renuersée par l'eloquence des faux témoin & calomniateurs : car par sa claire & luyfante nudité, elle les repousse & leur fait honte.

Elle peut bien estre combattuë, mais iamais vaincuë. Car estre vaincu, c'est estre destourné de sa premiere delibération : c'est se changer,

ou perdre sa cause; ou bien estant abattu tomber en la puissance de son ennemy. Ainsi sommes nous vaincus par nos conuoitises pour quitter & abandonner le chemin de la Vertu. Celuy est vaincu de droit, qui perd sa cause en iugement. Celuy-là l'est aussi par ruse ou par force, qui estant surmonté en guerre devient serf & captif de son ennemi.

Or si quelqu'vn de ces inconueniens peut tomber en la verité, il faut confesser qu'elle peut estre vaincuë. Mais elle ne peut estre chāgée en sa substance, non plus qu'on ne fçaurroit faire qu'vn vray or de pur alloy, ne fut pl^o or. Il est vray que par la calomnie elle peut bien sous couleur de faulseté estre quelques-fois obscurcie & desguisée, mais elle ne pourra iamais estre tournée en mensonge: d'autant que ce qui est, ne peut estre conuerty en ce qui n'est point.

Que si elle est poursuivie tyanniquement, elle peut bien estre forcée en la personne de ceux qui la suivent; mais elle n'est nullement vaincuë en soy: car elle ne peut estre reduite à la merci du mensonge son ennemy, ains demeure tousiours victorieuse, & triomphante. Parce que verité subsiste de soy, & se maintient en sa vigueur eternellement.

Ainsi pouuons nous dire, que la vertu est

vne habitude au Bien & à la Verité, quine se contente pas d'en imprimer la cognoissance en nostre entendement, ains y conduit aussi nostre Volonté, que nous definissons cete libre & franche faculté de l'ame qui seule est en nostre puissance, par laquelle nous appetons le vray bien, & nous destournons du mal & du mensonge par l'adresse & conduite de la droite raison.

Il est vray que la nature de la volonté ne porte pas qu'elle puisse embrasser autre chose que le bien: car le mal n'est ni à vouloir, ni à desirer. Mais son malheur est, que le mal & le faux se desguisent & se contrefont, se presentans à elle en apparence du vray Bien: Et d'autrepart les affections sortans hors de leur rang (qui est de luy obeyr,) l'emportent vers ce qui n'est qu'un vain & faux ombrage de bien. Elle a donc besoin d'estre esclairée de la droite raison, d'estre instruite & dressée par la Vertu au choix du bien, & à discerner le vray d'avec ce luy qui est faux & trompeux: bref à tellement regler & regir les affections, qu'elles la suivent & la seruent au Bien.

Car aussi les affections ne sont elles plantées en l'hôme que pour nous refionner quand nous faisons bien comme trompettes du bien, & nous condamner quand nous faisons mal, cō-

mevengeresses du mal. Si qu'estans conuain-
cus en nous mesmes d'auoir mal fait, nostre
conscience touchée du sentiment de son mal,
se courrouce tout aussi tost contre nous mes-
mes, comme se voulant venger de nous par
nous, engendant par ce moyen en nous vne
affection qui s'appelle honte, prochaine de
cholere, qui nous punit nous-mesmes pour
nous guerir.

A cete legitime cholere que nous auons en
nous-mesmes, s'adiouste la crainte du iugement
d'autruy. Ainsi la honte & la crainte font cete
passion qui estant empreinte au cœur y engen-
dre l'habitude qui s'appelle vergoigne, le pro-
pre de laquelle est de craindre, non seulement
le des-honneur & le reproche d'auoir malfait;
mais aussi le iugement d'autruy, & le bruit
commun.

C'est d'oc ici la bride de la raison qui retient
nostre volonté qu'elle ne decline ou perseue-
re au mal ou en son erreur, & nous dresse &
cōforme en cete habitude louiable pour nous
faire marcher & aduancer constamment en
tout ce qui est inseparablement conioint au
iuste deuoir, captiuant les affections de nostre
ame sous les r̄gles moderées de ses loix.

Or est-il que l'homme à plusieurs affectiōs,
comme l'amour, la hayne, l'audace, la crainte,

la tristesse la ioye, l'esperance le desespoir, l'ire, l'enuie, la mauuaise & bonne volonté: toutesfois la Vertu n'est ni affection ni aucune des puissances de l'ame, mais vne habitude à bien faire par election, & vn milieu entre les extremes des affections & passions, tellement que l'homme mauuais ou bon se cognoist par le vice ou par la vertu, & non par les affections.

Car l'homme pour aimer ou hayr, craindre ou n'auoir peur, ne se peut appeler mauuais ou bon: mais celuy seulement qui craint ou ne craint point ce qui se doit ou ne se doit pas craindre: Dautant que celuy qui fait quelque chose à la volée sans la considerer, pour bonne qu'elle soit, ne doit estre nommé vertueux, mais bien si sçachant, consultant, & eslisant illa fait & l'execute.

De maniere que pour aimer ou craindre absolument, vn homme ne merite pas d'estre tenu & reputé pour bon ou pour mauuais: & ne merite louange ou vitupere sinon celuy qui craint ou aime ce qui est conuenable, ou ne l'est pas. Pource qu'aimer, hayr, oser, attenter, se courroucer, s'appaiser, se fascher ou resiouir, sont affections indiferentes à nostre ame: tellement que pour les choses qui nous attirent sans les eslier ni considerer, nous ne meritons peine ni gloire, louange ni vitupere.

Et pourtant la vertu est dite, Habitude à bien faire par élection, & vn milieu entre les extremes des affections & passions, qui doit s'exercer en telle forte qu'elle rende non seulement le sujet où elle demeure bon, mais aussi les œures qui en sortent: comme le greffe qui est en té ne fait pas seulement l'arbre bon, mais aussi les fruits qui en procedent.

Nous pouuons donc bien conclurre que la Vertu est vne forte disposition de la partie rai-sonnable de l'ame, qui range à accord & conuenance l'irraisonnable, & pose à ses affections vne fin conuenable, dont l'ame demeure en l'habitude du bien seant, & opere ce qui doit estre fait selon raison.

Or cete forte disposition (que nous pouuons dire estre la raison diuine, qui decoule en nos ames) proprement appellée vertu morale, tient le milieu des affections, mise entre trop & le peu, non absolument, mais en respect. Car ce qui est absolu est toufiours mesme chose en tous cas & en tout temps: mais ce qui est consideré au respect d'autre, vient à estre diuers selon les diuers respects. Cōme par exemple: Si le nōbre de dix estoit le beaucoup, & le nōbre de deux estoit le peu, le nōbre de six seroit le milieu de ces deux nōbres là absolument. Mais le considerant au respect d'autre, il vien-

à estre diuers selon les diuers respects: Comme si dix lieuës d'exercice pourvn malade est trop, & deux lieuës est peu, six lieuës pourtant ne viendront pas tousiours à estre le milieu. Et cecy vient par ce que les cōplexions des hommes sont diuerses: car à l'vn, six lieuës sera peu, & à vn autre beaucoup. Cela s'appelle milieu geometrique, auquel on ne peut oster ni mettre, adiouster ni diminuer. En cete sorte faut-il aussi entendre que la Vertu soit le milieu des affections de nostre ame (comme six de douze) non absolument, mais en respect, pource qu'ayant esgard tant à la diuersité des estats & conditions des hommes, qu'au temps aussi, & aux occasions diuerses d'operer, il est necessaire que ce milieu où demeure la Vertu s'entende respectiuement. De maniere qu'estant au milicu du peu & trop (comme six entre deux & dix) lors que l'homme vient à craindre ou aimer extrememēt tant pour le peu que pour le trop, la vertu qui se trouue au milieu des deux vient lors à operer, seruant à l'vn d'espaules, à l'autre de bride, aduançant le peu de crainte iusques où elle doit aller, & retenant le trop d'amour, depeur qu'il ne passe où il ne doit pas passer: & ce ayant esgard au temps & lieu conuenable. C'est ce qui nous est enseigné par ces quatre vers de nostre Caton François.

*Vertu qui gis^t entre les deux extremes,
Entre le plus & le moins qu'il ne faut :
N'excède en rien, & rien ne luy defaut,
D'autruy n'emprunte & suffit à soymesme.*

La vertu donc est dite tenir le milieu des affectiōns, parce que le milieu des choses a plus de valeur que les extremitez, & que c'est l'endroit où la vertu peut mieux ouurer contre les desordōnées affectiōns qui l'enuironnent. Car puis que le deffaut ou l'excés, ou le trop ou le peu appartiennent au vice, de nécessité le milieu est de la vertu, comme vn blanc au centre de la butte où chacun doit viser: Et qui va tant soit peu çà ou là, il erre. Et tout ainsi qu'il est bien plus difficile de toucher le blanc que d'aller à l'entour, aussi est-il plus malaisé d'estre vertueux que d'estre vicieux. Le vice est infini, & pourtant n'a-il aucune mediocrité, tellement que le trop ou le peu, l'excés ou le deffaut au vice ne peut faire vertu: comme vn larron, vn meurtrier pour le trop ou le trop peu ne laisse de pecher: car quiconque est larron, meurtrier, adultere, en quelque sorte que ce soit, il peche tousiours :

La Vertu au contraire a ses bornes lesquelles on ne peut passer sans vice: car comme l'audace est l'excés de ce qui est bien seant pour s'exposer aux dangers, aussi la crainte est le deffaut

deffaut de cela mesme. Parquoy celuy qui par trop grande hardiesse s'expose aux dangers sans propos & considération ne peut estre estimé vaillant, mais bien temeraire; & celuy qui par crainte n'ose comparoir deuant son ennemi est estimé couard. Il arrive donc que quand la vertu veut empescher que l'homme ne se perde par temerité ny couardise, elle le re retiēt dans les limites de la vraye prouesse & vaillance. Comme aussi de peur qu'il ne soit gasté par auarice, ou qu'il ne tombe en prodigalité, elle lui fait sagement user de liberalité.

Ainsi generalement la Vertu morale luy apprend à regir, regler, & moderer suiuant la raison d'vne vraye prudence, toutes les inclinations & actions de la partie irraisonnable de l'ame en toute mediocrité, retrenchant tous excés & defectuosités des passions & affectiōs, les moderant entre le peu & le trop, pour garder l'homme de faillir, tant pour son bien particulier, que pour le profit & vtilité de la société humaine. Car la multitude des sages est la garde du monde.

En cete maniere le seul vertueux qui par election fait des vertueuses actions est louable & digne d'honneur. Parquoy celuy qui s'exerce en cete habitude n'est pas accompagné de

B

delectation & de contentement que le Soleil de lumiere, le printemps de verdure, & que les roses de bonne odeur. Car la Vertu marche devant luy comme vn estendart de gloire & d'asseurance : tellement que nature n'a rien colloqué si haut à quoy elle ne puisse paruenir. C'est elle qui a fait les Princess, & qui esleue les hommes aux dignités. Elle donne l'asseurance au craintif, & la Prudence au temeraire. C'est elle qui met au iour nostre constance, & qui assure nostre ame au dedans, où nul yeux ne donnent que les nostres : Là elle nous couvre de la terreur de la mort, des douleurs, & de la honte mesme que les enuieux nous procurent. Là elle nous assure contre la perte de nos enfans, de nos amis, & de nos biés. Et quād l'occasion se presente, elle nous conduit aussi aux hazards pour nous les faire surmonter, & en fin par la perseuerance nous meine iusques à Dieu qui est la perfection de toute Vertu & & le souuerain Bien des hommes. Difons donc:

*Vertu qui te pourroit contempler toute nue,
Seroit tout aussi tost espris de ton amour :
Il quitteroit les biens de ce mortel seiour,
Pour aller apres toy t'ayant bien recodnuë.
Tes biens sont eternels & de grande estendue :
Tes hōneurs sont certains, & plus clairs que le jour,*

*Tu combles de plaisirs ceux qui te font l'amour.
Et iamais en t'aimant n'est leur peine perdue.
Tu as pour fondement la ferme verité,
Tu donnes le laurier à qui l'a merité:
Car la vertu n'est point trompeuse ni flateuse,
Elle enseigne la peine à son commencement;
Mais elle donne apres le vray contentement,
Et confere à la fin la vie bien-heureuse.*

**DIVISION DE LA VERTU EN
ses quatre parties principales.**

CHAPITRE II.



OMME toutes les imperfections de l'ame sont nommées vices & passions, aussi tous leurs contraires qui servent de remedes & de guetisons à icelles s'appellent Vertus.

Et combien que la vertu soit tousiours vne en elle mesme, & qu'au regard de soy elle soit extreme & accomplie en toute perfection: Si est-ce qu'en distinguat ses proprietés, elle peut auoir plusieurs noms, tant parce qu'en chacune bōne action il y a tousiours quelque particuliére Vertu qui se rēd éminente par dessus les autres, que parce aussi qu'elle produit diuers

B ij

effets selon les subiects où elle se trouve, se conformant aucunement aux mœurs, conditions, & inclinations naturelles de ceux qui la possèdent.

A cete cause la VERTU est diuisée en quatre Parties singulieres, Prudence, Temperance, Force, & Justice.

LA PRUDENCE est la premiere en Ordre comme la partie plus nécessaire pour le gouvernement des choses du monde, par laquelle l'homme est enrichy de la Vertu morale pour règle infaillible de toutes les œuures & actions humaines, & par laquelle aussi il obtient la connoissance du vray Bien, & l'élection des voyes pour y paruenir.

Son office est de consulter & estire, afin d'executer ce que la Vertu commande, à seauoir l'honesté & bien seant, non pour autre fin que pour l'amout de luy mesme.

C'est par elle que l'homme est tousiours resté d'vn disposition rassise, pour prudemment entreprendre, & sagement executer ce qui aura esté cognu estre Bon par meure de libération & considération de toutes les circonstances du fait.

Les Philosophes moraux ont donné à la vertu de Prudence trois yeux, la Memoire, l'Intelligence, & la Preuoyance.

Du premier œil elle regarde le temps passé. Du second, le présent. Et du tiers le futur. Aussi l'homme Prudent par la considération des choses passées & de ce qui s'en est ensuiui, il iuge de laduenir en pareil cas; & deliberant longuement il attend le temps, considere les perils, & cognoist les occasions: Puis cedant quelquesfois au temps & tousiours à la Necessité (pourueu que ce ne soit contre le deuoir) il met hardiment la main à l'œuure.

Parquoy le Prudent se souuient des choses passées , se sert vtilement des presentes, & prouoit les futures.

Il ne croit point de leger , ni ne fait rien en cholere, ni par passion , mais rapporte toutes ses actions , tant priuées que publiques à la meilleure fin qui est de seruir Dieu, & profiter à son prochain.

LA TEMPERANCE' est vne ferme & moderée domination de la Raison sur la concupiscence, & sur tous les autres excessifs mouuemens de l'esprit.

Elle retient en mediocrité les desirs & inclinations de l'ame tombée malheureusement au vice, & la remet en sa place. Elle sert de frein pour restringre toutes voluptés, & rend l'homme bon & vertueux en icelles.

A iii

Sert d'*vn retranchement des superfluës & non nécessaires cupidités, tant de l'ame que du corps, & d'*vn reglement pour regir par bonne election de temps & température de moyen, les naturelles & nécessaires.*Bref c'est la colonne de force; la haine contre la luxure; le rasoir des mauuaises pensées; le châstiment des effrenés desirs, la guide des yeux.*

D'autrepart elle fait naistre la Continence, amollit les cœurs, & donne la Raison pour ~~ce~~gle en toutes choses.

Cette Vertu est diuisée en quatre principales branches, Continence, Clemence, Modestie, & Ordre,

La Continence se monstre tant en la sobrieté qu'en la chasteté.

La Clemence consiste principalement à pardonner les offenses lors qu'on s'en peut vanter.

La Modestie à se sçauoir comporter en temps de prosperité, & à bien user des choses.

L'Ordre à les disposer en son lieu par moyen & proportions conuenables à leur bien estre.

LA FORCE troisième vertu en ordre, est *vn Bien immortel de l'ame qui gist en la puissance & conduite de l'esprit fortifié & confirmé par l'estude de Philosophie, qui fait que l'homme eslit & parfait toutes choses de sa propre vo-*

lonté, & pour l'amour d'icelles.

Elle conduit la genereuse Nature par les choses plus malaisées & difficilles, afin de parvenir au dessus de ses justes desseins.

Elle esleue nos esprits à tendre & aspirer à ce qui est plus excellent, louable, meilleur, & plus proffitable.

Elle fait entreprendre sans crainte, apres meur conseil & bonne considération, toutes choses perilleuses, & fait endurer tous trauaux constamment. Car iamais la Constance ne s'essoigne de la Force es plus grandes aduersités. Aussi ne sont toutes les autres vertus parfaites & consommées que par la Cōstance. Celuy qui a vne vertu n'aura pas toufiours l'autre; mais qui a celle-cy les a toutes, d'autant qu'elle ne se trouue qu'ē la perfection du vouloir & du pouuoir. Et pourtant orne elle son possesseur du mespris de la douleur, & de la mort; faisant qu'il n'estime rien intolerable de ce qui peut aduenir à l'homme, ni rien de mauuais qui est necessaire, ou qu'on ne peut euiter. Bref, c'est la science de ce qu'on doit endurer & supporter en combattant pour equité & Justice.

Cete Vertu se diuise aussi en quatre principales branches, Magnificence, Confiance, Patience, & Perseverance.

B iiij

La Magnificence se monstre en l'action des choses grandes & excellentes.

La Confiance , en ce que l'homme généreux prend bonne esperance de l'evenement d'icelles.

La Patience , en vne volontaire & continue souffrance pour l'amour de l'honnêteté & de la Vertu.

Et la Persuasion , en vne perpetuelle constance & demeure ferme de ses desseins & resolutions prises avec bonne consideration suivant la raison.

La quatriesme & la plus eminente Vertu est la IUSTICE, que nous disons estre vne constante & perpetuelle volonté de faire raison à tous , avec distribution esgale selon les merites d'un chacun.

C'est pourquoi cette Vertu comprend en soy toutes les autres, d'autant que l'homme ne sauroit cognoistre ce qui est iuste ou iniuste, pour faire election de l'un & fuyr l'autre , s'il n'est Prudent: veu que c'est l'office propre de cette Vertu. Aussi peu pourroit-il exercer les preceptes de Iustice, si par la Temperance il ne sait moderer toutes les passions & particulières affectiōns.

Encore ne pourroit-il paracheuer vne des principales & plus diunes parties de la Iustice,

qui est de secourir les affligés & oppresés quād il en a le moyen , quelque danger qu'il y ait , si par la Force & generosité il ne mesprise la mort, la douleur, & tout ce qu'il y a au monde, (pour estre autant que l'humanité porte) imitateur de la Diuinité.

Tellement que ccluy seul se peut dire Iuste qui profite à tous ~~ceux~~ qu'il peut , & ne fait dommage à personne; demeurant tousiours d'accord en soy mesmes , amy de Dieu , des hommes & de soy.

Cete Vertu est diuisée en Distributiue , & Commutatiue.

La Distributiue consiste à bailler à chacun ce qu'il merite , soit honneur, dignité, ou punition.

La Commutatiue , à garder & faire garder la foy & droiture és choses promises & contractées: & ne faire à autruy ce que ne voulons estre fait à nous mesmes.

Par ainsī de cete generale fontaine de Sapience , sortent ces quatre ruisseaux, qui par allegorie ont esté nommés par vn ancien les fleuves qui iadis arroisoient le Patadis terrestre, & arroisent tous les iours ce petit monde de bien-viuans. Prudence, Temperance , Force, & Iustice , qui sont autant nesces-

faire d'estre coniointes & meslées ensemble en l'homme qui desire d'estre parfaiteme^tnt vertueux, comme la separation d'icelles lui est preiudiciable. Car l'homme ne peut estre Temperant, s'il n'est premierement prudent: veu que tout acte vertueux procede de cognoissance. Aussi ne sçautoit-il estre fort & magnanime, si premier il n'est Temperant; d'autant que celui qui auroit vn cœur generoux & grād non moderé, deuiendroit aisément temeraire, & celuy qui seroit temperant non generoux, à la longue deuiendroit lasche & pusillanime, Pareillement la Iustice sans Prudence & Temperance tomberoit en cruauté. De sorte que les Vertus sont parfaites du meslange: mais estans séparées à la longue sont emportées par le vice.

Parquoy ces quatre Vertus estans posées pour fondement nécessaire à tout homme qui veut estre parfaiteme^tnt vertueux, elles luy serviront d'obiect & de miroir pour se contempler en elles, & luy feront voir tant les deffauts qui sont en sa nature, que les remedes propres à la restauration d'icelle; pour à quoy parvenir il faut obseruer trois choses que nous descrirons au chapitre suyuant.

D E S C H O S E S R E Q V I S E S P O U R
*acquerir la Vertu, & rendre l'homme par-
faictement vertueux*

C H A P I T R E III.



Rois choses doiuent estre vnies & coniointes ensemble pour acquerir la Vertu, & rendre l'homme parfaitement vertueux.

LA NATVRE, LA RAISON, ET L'VSAGE

Il faut que la Nature nous incline, que la Raison nous adresse & conduise, & que l'vsage nous façonne & confirme.

NATVRE en general est vne certaine Puissance infuse, & plantée diuinement aux choses créées, laquelle attribue à chacune d'icelles tout ce qui luy appartient, & par laquelle aussi elle prend & reçoit la qualité qu'elle a non seulement d'estre, mais aussi de faire, porter, & d'engendrer, &c.

Mais icy nous la pouuons descrire vn Instinct & inclination de l'Esprit qui est doré à vn chacun, aux vns plus puissant, aux autres moindre, operat selon la qualité des humeurs dont l'homme est composé. Lequel instinct esmeut & pousse l'ame à chercher & desirer son

Bien, estant pour cet effect en perpetuelle action & continual mouuement, comme vne terre qui de soy produit toutes sortes d'herbes estant laissée en friche ; mais qui en produit aussi de bonnes lors qu'elle est bien cultiuée.

Tellement que la Nature de l'homme est comme la Balance qui tresbuche du costé que le vent l'emporte, si par Science & Raison elle n'est guidée en la meilleure part. Car encore que naturellement l'homme desire & appeté le Bien (veu qu'il est aimable de soy) si est-ce que par faute de cognoistre le vray Bien , il se laisse transporter à l'apparence du faux.

C'est pourquoy il faut de bonne heure cultiuer le naturel des enfans lors qu'ils sont capables de Raison, & leur döner sur tout de bons precepteurs. Car tout ainsi que les bons iardiniers fichent des paux aupres des ieunes entes pour les tenir droictes : aussi les sages maistres plantent de bons aduertissemens & de bons preceptes à l'entour des icunes enfans qui leur sont cōmis , pour dresser leurs mœurs à la Vertu. Il faut dōc les choisir gens de bien, & qui ne leur baillent autre doctrine que des bons autheurs, ni ne permettent qu'ils haütent en leur ieunesse autres, qu'ēfans bien nés & vertueux: Car ayās esté biē nourris & esleués ils deuiēnent hōmes moderés & rassis, si biē qu'ils discernēt aisémēt

tout ce qui est bon. Et les bons esprits ayant trouué vne bonne nourriture vōt touſiours profitāt de bien en mieux.

Mais sur tous, les ieuunes plātes de la Noblesſe (cōme les principaux pilliers de l'estat) doiuet estre cultiuées par assiduelles admonitiōs pour les inciter & esguillonner à l'amour de Vertu, leur representāt touſiours les actiōs & vestiges de leur prēdeceſſeurs gens d'honneur pour les ensuiure. Tellemēt que l'inſtruction prisē en ieuunesſe eſt la ſource de toute bonté, & le fondement principal de la vie heureufe.

Malheur dōques ſur les peres qui ne font instruire leurs enfās, & tressmiserable la Republique en laq̄lle cete culture de l'enfance eſt meſprisē. De cete ſource procedēt les rebelliōs, ſeditiōs, meurtres, contēnemēt des Loix & Edits des Princes, pilleries, concuſſions, infidelités, heresies, & atheiſmes.

Auſſi de tout tēps il n'y a rien eu de plus recōmandable entre les anciēs que l'educaſſion de la ieuunesſe, ayant ſagement cōſideré q̄ cōme on ne ſçauroit moiſſonner de bon bled ſi on n'a premièremēt cultiué la terre, & ſemé de bonne ſemence: auſſi la corruption de noſtre Natiſe de ſoy plus encline au mal qu'au bien, empesche que la Vertu ne puiffe prēdre pied & racine en l'ame des hommes, ſ'ils ne ſont bien & deuēment instruits dès leur enfance.

De maniere que tous ceux qui ne l'ont esté, & neantmoins desirent de se conformer à la Vertu, doivent prier Dieu qu'il incline leur Nature à l'amour d'icelle, & dirige leur entendement & volonté à cognoistre & affectionner le vray Bien pour l'ensuivre.

LA RAISON vient en suite comme directrice de la Nature, & pourtant nous la disons estre cette faculté & vertu de l'ame, appellée Estimatiue ou Ratioeinitatiue tant nécessaire à l'homme.

C'est elle qui juge des choses imaginées & apperceuës des autres sens pour cognoistre si elles sont vrayes ou faulses, & qu'elles sont celles qu'il faut suyure ou fuyr, comme bonnes ou mauuaises.

A cete cause son siege luy est à bon droit assigné au milicu du cerveau comme en la plus haute & plus seure forteresse de tout le bastiment humain, pour regner au milieu de tous les autres sens, comme le prince & seigneur de tous. Car c'est luy qui fait les discours, & juge du vray & du faux. Cognoist les conuenances & repugnances des choses, & conioignant ou separant ce qui doit estre conioint ou séparé, les distingue les vnes d'auc les autres : Et en considerant toutes les circonstances rapporte le tout où il se doit.

Et pourtant est-il besoin qu'il tienne bien son rang sans se mesler, se cōfondre, ni s'embrouiller avec l'imagination & la fantasie, desquelles il faut qu'il soit le iuge pour approuuer ou cō-damner ce qui sera bon ou mauuais, & pour les corriger, arrester, & tenir en bride. Car si la Raison se pese mesle avec elles, lors elle en sera tellement troublée, qu'elle ne pourra pas iuger comme elle doit des choses qu'elles lui apporteront & presenteront, ains sera transpor-tée comme si elle estoit deposée de son siege, ne plus ne moins que si les chambrieres gouernoient leur maistresse & prenoient sa pla-ce.

Et pour ce si elle demeure en son entier, apres qu'elle a bien consideré & debatu toutes les choses qui luy ont esté apportées & mises au deuant par les autres sens, elle en baille sa sen-tence comme iuge, & en prononce le dernier arrest. Car il n'y a point d'autre iugement a-pres le sien.

C'est pourquoy elle a son siege iudiciel au milieu, auquel elle oit les procés & les causes : & puis elle a aupres de soy la Memoire qui luy servt comme de greffe & de secrétaire pour en-registrer comme dans vn liure tout ce que par elle est ordonné & décreté.

Ainsi le Bien qui conuient à l'homme est ca-

ché en l'ame. A cete cause il luy est nécessaire de s'en enqueter, afin qu'il le sçache cognoistre pour ne choisir le mal pour le bien, par faute de cognoissance de son vray Bien ; estant deceu par l'apparence du faux bien, qui n'est pas tel en verité, ains seulement par opinion & par erreur, & qui trompe ordinairement la plus-part des hommes, faisant qu'ils preferent les biens imaginés du corps à ceux qui sont les vrays biens de l'ame, & les temporels aux eternels.

Et pourtant comme nos ayeuls ont besoin de lumiere pour nous garder, & nous faire voir en tenebres ; Aussi nostre esprit a-il besoin de Raison pour se conduire parmi les tenebres d'erreur, & d'ignorance; afin qu'il puisse discerner la Verité d'avec le mensonge, le vray Bien du faux, & le bon & profitable d'avec son contraire.

Or comme Dieu a ordonné & préparé vn bien trop plus grand pour les hommes que pour les bestes, il leur a donné aussi les moyens pour s'en enqueter, & le trouuer. Mais difficulté qu'ils ont à le trouuer procede de leur propre coulpe. Car les tenebres d'ignorance & d'erreur que le peché a porté dans leurs entêtement leur donnent l'empeschēt qu'ils n'auraient pas si le genre humain estoit demeuré en la

en la perfection de sa premiere Nature

Neantmoins quelque deffaut qu'il y ait , si voyons-nous tousiours reluire en l'entendement de l'homme celle lumiere naturelle qui luy est donnée plus qu'aux bestes. De maniere que nous pouuons recognoistre l'excellence d'icelle par le discours de la Raison. Car elle passe des choses cogneuës aux incogneuës, & descend des generalles aux speciales, & de là aux particulières : Et puis remonte par mesme degré des vnes aux autres , & les compare entre elles. Car apres que l'imagination a receu les images & les impressions des choses qui luy sont présentées par les sens exterieurs , la consideration de la Raison l'ensuit , laquelle s'enquiert de tout ce qui peut estre en l'entendement , & de l'abondance ou de l'indigence qui y est, le faisant retourner à soy comme s'il se regardoit & consideroit soy-mesme , pour recognoistre qu'est-ce qu'il a, ou qu'il n'a pas, ou combien il en a, & de quelle qualité & nature il est.

Puis la Raison tire hors & conclud des choses inuisibles les inuisibles , & des corporelles celles qui sont sans corps , & les secrètes & cachées de celles qui sont evidentes , & les generales des particulières. Apres elle remet tout cela à l'intelligence qui est la principa-

● C

le vertu & puissance de l'ame qui comprend toutes ses facultés, & laquelle se repose finalement en la contemplation de l'esprit, qui est la fin de toute inquisition de vérité, & comme vn regard fixe & assuré de toutes les choses qui ont esté cucillies par la Raison, & receuës & approuuées par le iugement.

C'est pourquoy nous disons qu'il y a double discours de Raison en l'homme, l'un en theorique & speculation, lequel a la Verité pour sa fin, & ne passe point plus outre a-
pres qu'il l'a trouuée. Et l'autre en pratique, qui a le Bien pour sa fin, & l'ayant trouué ne s'arreste pas là tant seulement, mais passe ius-
ques à la volonté, laquelle est vne autre puis-
sance de l'ame de grande vertu, que Dieu a
donnée à l'homme, afin qu'il aime, desire, &
suiue le Bien, & qu'il haysse & fuisse le mal, &
s'en destourne par l'addresse & conduicte de
la Raison.

Si bien qu'il y a deux actions de la Volon-
té, la premiere est l'inclination au Bien par la-
quelle elle l'embrasse, la seconde est le de-
stournement du mal pour le fuyr & quitter.

Toutefois il nous faut entendre que la
Raison ne regne pas par dessus la Volonté cō-
me Dame & Princesse, mais seulement cōme

Maistresse pour l'enseigner, & luy monstrar ce qu'elle doit suiure ou fuyr. Car la Volonté n'a point de lumiere d'elle mesme, ains est illuminée par l'entendement, c'est à dire par la Raison, & le Jugement qui luy sont adioints.

Par ainsi la Volonté n'appete ou ne reiette rien; que la Raison ne luy aye premierement monstrar s'il est vray ou faux, pour le suiure ou fuyr: tellement que l'acte de la Volonté procede bien d'elle; mais il est iugé & conseillé par la Raison, & enfanté par la Volonté, laquelle en ce cas ne fait qu'executer ce que l'entendement a conceu & iugé estre Bon; ou fuyr ce qu'il reproue.

Parquoy si la Volonté de l'homme s'adjoingnt avec la Raison qui est celeste & Divine & l'ensuit, elle sera rendue semblable à elle, & pourra facilement gouerner la partie sensuelle qu'elle a soubs soy, & en demeurera la maistresse la contraignant d'obeyr: Mais si la Volonté mesprise la Raison & le conseil d'icelle, & si la delaisstant, au lieu de monter en haut vers la partie la plus noble, elle descend à la partie sensuelle pour s'addonner & s'adioindre à elle; lors la Volonté luy sera rendue semblable, & luy servira au lieu qu'elle luy deuoit commander,

C ij

& par ce moyen la Volonté de uiendra toute brutale, où au contraire elle pourroit rendre cette partie sensuelle & terrestre comme celeste & Diuine la tirant avec soy, si elle obcisoit plustost à la Raison qu'aux passions, & si elle regardoit plus au ciel qu'à la terre.

Disons donc, ce que la santé fait au corps du malade, la Raison le fait en l'ame de l'homme Prudent. Car guarissant ses passions elle le fait demeurer ioyeux & content en quelque condition qu'il se trouue, & le rend propre & habile à toutes bonnes & vertueuses operations.

Reste la troisième qui est l'VSAGE, par lequel la Nature est façonnée & confirmée en l'habitude du Bien.

Nous disons qu'il cōsiste en l'exercice continuel tant de l'esprit que du corps en l'estude & trauail des choses honestes; entant que ce qui se fait & reitere souuent, & qui est repris avec persuerance, se paracheue à la fin.

Car comme la goute d'eau penetre la pierre par laps de temps, quelque dureté qui soit en elle, Aussi les bonnes mœurs & cōditions sont qualités qui s'impriment en l'ame par vn long vsage: & quelque dure & reuesche que soit la Nature, si est-ce que par labeur, soin, di-

ligence, & longue accoustumāce elle s'apprivoise & se laisse en fin couduire par la Raison.

Il faut toutesfois remarquer ici trois points de nécessaire obseruation, & fort importās. Le premier est de fuyr l'oisiueté & toutes mauuaises compagnies. Le second, d'employer le temps à choses honestes & proffitables, & perseuerer en icelles. Le troisiesme de faire son profit, tant de son propre mal, que des miseres d'autruy.

Quand à l'Oisiueté, c'est vn monstre en nature: car rien n'est oisif au monde, ains toutes choses y sont en continual mouuement. Dequoy nostre ame nous doit seruir d'vn suffisant argument, entant que sans cesse elle est en perpetuelle action.

Ot comme l'eau qui croupit se gaste & putrefie, aussi fait le naturel de tous ceux qui demeurent oisifs: d'autant que l'oisiueté ne nuit pas seulement à l'ame, mais beaucoup aussi à la santé du corps; voire le repos excessif qu'on prend par paresse est beaucoup plus dommageable à la personne que l'exercice laborieux. Car les grāds & continuels labeurs esteignēt la concupiscence & la luxure, au lieu qu'elle s'allume par l'oisiueté cōme par vn soulphre puant, d'autant que celuy qui ne fait rien apprend à mal faire, ou à mal penser, qui fait que

C iij

nôstre ame se repaist de choses de néant, & s'egare & precipite en mensonge: s'occupe en ce qui n'est ni bon, ni honneste, ni profitable, ains plustost mauuaise, deshonneste, & damageable, & qui cause tous les iours vne infinité de querelles & de debats, dont s'ensuyuent infinis procez & meurtres.

A cause de quoy il ne faut pas seulement fuyr l'oisiueté, mais aussi l'accointance de tous ceux desquelz la couuersation est dangereuse ou inutile, d'autant que les mauuaise exemples & les mauuaise propos corrompent les bonnes mœurs, & depravent la Nature, laquelle estant vne fois corrompue, il n'y a mal que l'homme ne face. Car en quittant les exercices de vertu, l'oisiueté le porre aux jeux qui lui font maugreer Dieu, & soy-mesme lors qu'il perd son bien, puis s'eschauffant apres, il s'accoustume à la trôperie: estant deuenu trôpeur il pêse que ce n'est gueres pl^e grand mal de desrober; de larron il vient brigand, & ainsi par degrés il monte au sommet de toute meschanceté. Car depuis qu'un vice a fait iour pour entrer en l'ame, les autres le suivent facilement, ausquels l'Oisiueté sert de fourrier, & de nourrice.

Quant au Temps, c'est chose si precieuse qu'elle ne reçoit point de comparaison au monde; d'autant que le passé, ni le futur n'est

plus en nostre puissance , & le present coule
si promptement, que ce moment & cet ato-
me est plustost vn rien que quelque subsistā-
ce. De maniere que le temps perdu diminue
nos bons iours , lesquels ne se pouuantre-
couurer nous laissent en l'ame vn regret du
passé , & vn desplaisir de ne l'auoir bien em-
ployé lors que les occasiōs se sont presentées:
attendu qu'en cecy consiste l'importance de
bien faire nos affaires. Car l'occasion n'estat
autre chose qu'vne partie du temps qui se
presente, il importe beaucoup de le cognoi-
stre , & ne le point perdre ; veu qu'en laissant
en arriere l'opportunité qui se presente , on
perd l'occasion, laquelle estant eschapée ne se
peut jamais recouurer , dont on acquiert au-
tant de blasme que de dommage.

Que si le pilote ne voudroit pas perdre le
temps ny le vent qui se presente propre pour
faire son voiage , s'armant de couraç
pour resister aus tempestes & orages ; com-
bien plus le deuons nous employer pour ap-
prendre la science de la nauigation celeste ,
voire d'autant plus que nous auons à surmō-
ter non les ondes de la mer, ains les orages &
tempestes de nos passions & affections
qui sont autant de rochers & descueils
se rencontrans à tous momens devant nous,

C iiiij

pour faire naufrage de nostre souuerain Bien, si par vn long vsage nous n'auons appris à guider nos affectiōns par le timon de la droite raison; rachetant le temps par changement de vie, & exercices en choses bonnes & loüables, afin que par vn entier & parfait acquit du Deuoir collé à la perseuerance de nostre legitime vocation, nous taschiōs de nous fortifier, & aduancer de plus en plus en la cognoscience des choses qui nous peuuent rendre vertueux en ce mōde & bien-heureux en l'autre.

Le troisieme point qu'il faut remarquer en l'vsage, est de faire nostre profit de l'Experiēce, d'autant qu'il ya deux moyens pour corriger nos fautes, & nous rendre sages; l'un est son propre mal; l'autre est l'exemple des miseres d'autruy.

Le premier a plus grande efficace, mais ce n'est pas aussi sans le dommage de celuy à qui il aduient, Et pourtant nul ne le prend de son bon gré, parce qu'on ne s'en peut aider sans sa propre fascherie & dommage.

Quant au second, chacun y court volontiers, d'autant qu'il est hors de peril, & qu'on peut yoir par iceluy (sans faire perte) ce qu'on doit suiuire pour le mieux.

Parquoy l'expriēce qui viēt du ressouuenir

des fautes d'autruy est vne tresbonne doctrine de vie, pour nous rendre sages & bien aduisés. Car c'est vn grand abregemēt à toute personne de voir par le succès des autres, comme ils se doiuent gouuerner en des cas & occurrences semblables.

Nous pouuons donc conclurre de tout ce discours, que tout bon commencement apres Dieu nous vient de la Nature. Le progrés & accroissement des preceptes de la Raison. Et l'accomplissement se fait par l'Vsage; De sorte que pour rendre l'homme parfaitemēt vertueux, ces trois choses se doiuent rapporter ensemble. Car la Nature sans la Raison & l'Vsage, est vn bon champ qui demeure en friche pour n'estre semé ni labouré. La Raison sans la Nature & l'Vsage, est vne bonne semence qui ne germe point pour n'estre mise en terre. Et l'vsage sans la nature & Raison, est vn laboureur qui chaume & demeure oisif à faute de terre & de semence.

Or comme vne bonne terre produit beaucoup de mauuaises herbes qui estouffent les bonnes si elle n'est bien cultiuée: Aussi vne bonne Nature estant mal instruite, se corrōpra & deuiendra pernicieuse, comme au contraire estant bien dressée & nourrie aus bonnes mœurs, elle portera les excellents fruits

que la Vertu engendre en ceux qui se confor-
ment à ses enseignemens. Car elle n'est ny
morte ny sterile en eux, ainçois elle s'y fait re-
cognoistre par les puissās & salutaires effets
qu'elle produit en l'homme vertueux, pour l'a-
cheminer à la perfectiō, & beatitude où il aspi-
re. C'est ce qu'il nous faut d'escrire par ordre.

LE PREMIER E F F E C T
que la Vertu produit en l'homme.

CHAPITRE III.



'Est la Cognoissance de soy-mes-
me, afin que par icelle il monte
comme par degrés à la cognois-
sance de son souuernin BIEN.

Car le deuoir du sage est de
chercher les raisons des choses, afin qu'il
trouue la diuine Raison par laquelle elles sōt
faites, & que l'ayant trouuée il l'adore & ser-
ue pour puis apres en iouyr & tirer profit.

De sorte que tout homme qui met son
souuerain Bien en vne chose caduque & pe-
rissable, & de laquelle il ne peut iouyr que
pour vn temps, a plutost l'ame remplie d'in-
quietudes, d'afflictions, & de mescontente-
mens que de repos & tranquilité: & par con-
sequēt est en vn perpetuel auuglement sās
principes, sans fin, & sans felicité. Au lieu que
le Souuerain Bien auquel la Vertu aspire, est

vne infinie & perdurable beatitude, qui comprend en elle tout ce qui se peut desirer, & laquelle l'homme s'efforce d'acquerir pour en iouyr en toute eternite.

Quand donc nous disons qu'il se faut cognoistre, c'est qu'il faut auoir soin de son ame pour la preparer à cognoistre Dieu son faeteur, à l'image duquel elle est composée, afin que nous puissions comme dans vn miroir contempler ceste diuinité inuisible, cause efficiente de Sagesse & de tous biens, & que par la cognoissance des vertus que Dieu a mises en l'homme il recognoisse combien il luy est redueable, & qu'il n'a rien de soy; ains que tout vient de son Createur, pour se ranger du tout à luy, & rapporter toutes ses actions à ceste premiere cause.

Pour commencer donc à cognoistre Dieu, il faut auoir cognoissance de soymesmes pour scauoir quels nous sommes, & pour quelle fin nous sommes faits.

Or est il que la cognoissance parfaictte de soymesme (qui gist en l'ame) est tellement cointe avec la cognoissance de Dieu qui est souuerain Biē des hōmes, qu'elles ne peuuent estre vrayes & accōplies l'une sans l'autre. Car en l'une nous contempons Dieu Createur & conservateur de l'Uniuers, ayant fait toutes choses pour l'homme, & l'homme pour sa gloire:

l'ayant à cet effet créé & formé à son image, Iuste, Sainct, Bon, & droit en sa nature humaine composée d'Ame & de Corps.

D'ame inspirée de Dieu en esprit & vie, indiuisible quant à soy, & toutefois distingue en ses effets à trois facultés, l'Intelligence, la Memoire, & la Volonté.

De corps, parfait en sa nature formé de la tete, composé de trois principales parties, l'Estre, la Vie, & le Sentiment, desquelles l'ame vegetante & sensitiue fert de milieu entre le corps & l'esprit pour la liaison de ces distances tant éloignées.

Comme aussi pour l'union de l'ame de l'homme avec la diuinité, il y a vn autre milieu que Dieu a ordonné entre ces deux extremes, qu'on appelle Intelligence abstraite ou separée, qui n'est autre chose qu'une Grace diuine agissant tantost dans l'Entendement pour nous enseigner, ores dans la volonté pour nous exciter. Dans le premier nous la nommons Intelligence, dans l'autre Synderese. De maniere que c'est par elle que tout bon-heur nous arrive quand nous la croyons, au contraire tout malheur nous accompagne quand nous la negligeons.

Recognois donc homme ton origine,
Et braue & hault desdaigne ces bas lieux,
Puis que florir tu dois la hault es cieux,
Et que tu es yne plante diuine.

Voila quant à la premiere cognoissance de l'homme creeé de Dieu pour estre fait participant d'immortalité & felicité permanente pour donner gloire à son Createur, s'il eut conserué son image.

EN L'autre, nous contemplons l'homme de cheu dvn si grand bien de sa propre & libre volonté par son ingratitudo & desobeissance, tellement qu'il a esté despouillé des ornemens & des graces qu'il auoit receuës de Dieu en sa creation; & toute iniquité, ordure & impieté sont entrés en la place de Justice & Sancteté.

A cause de quoy il a esté fait serf de peché & de la mort, dont il ne peut estre deliuré que par la Satisfaction de celuy qui nous a esté faict par la grace & misericorde de Dieu, Sapience, Justice, Sanctification & Redemption. Tresor incomparable que la chair ni le sang n'auoyent garde de deuiner. Car il n'est reuelé s'non aux membres qui sont du corps mystique de ce Redempteur que les Philosophes du temps passé n'ont point cogneu.

Que s'il s'est trouué iadis d'hommes sages selon le monde , & des gens Vertueux qui ayent bien vescu au prix des autres hōmes, ce n'a pas esté que Dieu les aye régénérés (à parler proprement) estant ce don propre à ses enfans: mais c'a esté d'autant qu'il a pleu à Dieu de reprimer les fruits de leur nature vicieuse sans en couper la racine, pour s'en servir à la conseruation des Estats & familles de ce monde selon son bon plaisir, Même il faut croire qu'il n'y a eu siecle si meschant qui n'ait porté quelque homme de vertu signalée pour servir de flambeau en son temps, voire le nōbre se trouera plus grand de ceux qui sont parvenus à la perfection d'vne vie vertueuse , que de ceux qui ont esté meschās en toute extremité : Dieu faisant en cela paroistre sa bonté & sa puissance par dessus les efforts de son Ennemy. Car aussi sans cela le monde n'eut pas longement duré.

Mais nous pouuōs dire que toutes ces belles vertus sōt les masures & ruines de l'image de Dieu en l'homme, qui ne servent qu'à nous redire du tout inexcusables, & qui ne font autre effet en nous q' celui du miroir, lequel ne guerit point, mais fait cognoître tant seulement les taches d'autant

mieux qu'il est plus clair & net.

C'est donc véritablement vne deplorable chose que l'entendement humain séparé de la diuine intelligence. Toutes ses croyances ne sont que vanités, ses discours qu'absurditez. Il se contredit à soy mesme, & tout enflé de gloire & de presomption, il quitte volontairemēt la lumiere du vrai Bien, pour suivre l'aveuglement d'erreur & d'ignorāce.

A cete cause cete Misericorde infinie a voulu que de tout commēcement il demeurast en l'esprit de l'homme vne extincelle de clarté qui le pousse à vn amour naturel à la Verité, & à vn desir d'enquerir d'icelle, voire qui le pique & l'esguillonne pour ne s'endormir du tout en ses vices : Lequel foible instinct refueillé, poussé, aidé & disposé de la pure grace, vertu & force de l'auteur de tout Bien, attire & esmeut l'homme regeneré par l'esprit Diuin (apres s'estre cognu tel qu'il est pour se desplaire en soy mesme) à chercher & desirer le Bien & la Justice dont il est vuide, & la liberté glorieuse de laquelle il s'est priué.

La mesme grace diuine benissant ce saint desir lui fait puiser en la doctrine de vie de quoy reprimer & contenir ses vicieuses inclinations, en telle sorte qu'elles n'ayent

aucune exedente esmotion. Luy apprenant aussi à receuoir les infirmités de sa chair pour paternels chastimens de son peché, & moyens nécessaires à l'exercer & reténir en bride.

Si biē que par la cognoissance de soymesme l'homme a dequoy grandement s'humilier, & dequoy se glorifier tout ensemble.

De s'humilier par le sentiment & apprehension de sa vanité, peruersité, & corruptiō en laquelle il se doit hayr & desplaire, pour voir engrauée en sa conscience sa ruine & condamnation. Et de se glorifier en la cognoissance de Dieu son Createur & Rédempteur (laquelle suit inseparablement l'autre) pour lçanoir & estre assuré qu'il peut recouurer en la misericorde diuine ce qui luy deffaut en soymesme, quand par vne vraye & non feinte humilité il se disposera à la reception de sa grace, pour estre fait participant de l'immortalité & felicité dont il est décheu par le peché.

Mais d'autant qu'il n'y a rien en ce monde plus difficile que de se bien cognoistre, parce que l'amour desordonné que les hommes se portent, les aveugle tellement qu'ils ne peuvent apperceuoir le vice & l'imperfection qui est en eux, & que d'ailleurs nous prenōs plus de plaisir à escouter les flateurs qui nous

nous abusent, que nous ne ferions à ouir ceux qui nous voudroient annoncer la vérité; toutes ces choses considérées, il est bon auant la fin & conclusion de ce propos, que sommairement nous touchions quelle est la misere de l'homme, & le moyen qu'il faut tenir pour paruerir à cete vraie cognoissance de nous-mesmes, sans laquelle il est impossible que l'homme se puisse iamais humilier.

Nous deuons donc premierement bien recognoistre la corruption de nostre nature, par le sentiment que chacun doit auoir en sa conscience, pour se regarder en soymesme. Car tandis que nous ferons comparaison de nous avec autres plus imparfaictz, nous penserons valoir quelque chose, & auoir occasion de nous priser grandement, tout ainsi qu'un borgne s'estime roystre entre les aueugles.

Mais si nous venons à nous examiner sur nostre premiere forme, qui est l'image & séblance de Dieu, & rapporter l'homme tel qu'il est maintenant fait, au project qu'il en fit premierement: alors nous confesseronz que le premier plant de tout le genre humain estoit fort bon & exquis, mais que maintenant il est deuenu si sauuage que ce n'est plus que l'ambruches, voire qu'un desert tout rem-

D

pli & couvert de ronces & d'espines.

Que le considerant en l'estat de sa creatiō, & en l'intégrité & perfection dont Dieu l'a uoit pourueu & annobly au commancemēt, il eut eu occasion de s'estimer le premier, & comme le Prince de toutes creatures en ce monde. Mais qu'estant consideré tel qu'il est à ceste heure, & iugé en l'estat auquel il est tombé, depuis le temps que par son ambition il declina du commandement de son Souverain, il se verra au dessoubs de toutes.

O triste & pitoyable changement! que l'homme créé à l'image de Dieu, compagnon des Anges, couronné de gloire & d'honneur, le seigneur de la terre, le citoyen du Ciel, le domestique de Dieu, l'heritier des biens celestes par vn changement soudain se soit trouué nud, miserable, poure, pareil aux bestes que l'on dompte.

Cār nous 'n'oserions dire que pour le regard de nostre Nature nous soyons maintenant en rien plus excellens que les bestes. Et si nous voulons droictement iuger de la verité selon que la Raison & l'Expérience nous enseignent, nous confesseron qu'elles nous passent en beaucoup de choses, comme la colombe en simplicité : le fourmy & la mousche à miel en industrie &

diligence : la cicogne en humanité : le chien en amour & fidelité : le bœuf & l'asne en memoire & recognoissance des biensfaits : l'agneau en douceur : les petits poulets en promptitude & obéissance : le lyon en magnanimité : le coq en vigilance & liberalité : le Serpent en prudence , & toutes en general en sobrieté & contentement.

Et si d'aucunes il est surmonté en bonté de nature, & en vertu : aussi surmonte-il les autres en malice & corruption. Car il est plus traistre & cruel que n'est vn loup ; plus cauteleux qu'~~un~~ Renard ; plus glorieux qu'un Paon ; plus voluptueux & plus ingrat qu'un pourceau ; & plus dangereux qu'un aspic.

Il y a bien davantage , que les meschancetés (s'il faut ainsi dire) qui sont particulières en diuerses bestes , & qui leur procedent d'un seul mouuement & necessité de nature , sans que pour les perpetrer il y ayt en elles conseil , ou aucune libte election , se trouveront toutes es hommes en leur parfaicte grandeur , & que pour les accomplir ils n'ōt industrie ny affection en eux qui ny soit emploiee.

Et puis nous nous vanterons de nostre Raison où il n'y à que tenebres : & de la

Dij

liberté, ou pour mieux dire de la licence & abandon de nostre volonté: & de nos yeux hault esleués en la teste pour regarder & cōuoiter de plus loing les vanités de ce monde: & de nostre langue qui ne nous sert qu'à mentir, à mesdire, & à blasphemer: & de nos mains qui nous sont instrumens pour frapper & destrober: & de nos pieds qui sont legers à courir au mal: & en somme de toutes les autres parties de nostre corps, lesquelles semblent estre aux gaiges d'iniquité pour la seruir.

Ainsi auons nous miserablement alteré & destourné au seruice du diable, du monde, du peché, & de nostre concupiscence ce qui nous auoit esté baillé pour la louange de Dieu, & l'vsage de la Vertu.

Que si lors que l'image de Dieu apparoissoit en nous, par la lumiere de nos esprits, & par la droicture de nos affections, nous auions quelque occasion de nous glorifier en luy: maintenant que par nostre faute elle s'est effacée, ou pour le moins obscurcie en telle sorte qu'à grand peine y scauroit-on reconnoistre les traces, ne l'auons nous pas pareille ou plus grande de nous humilier, veu mesmement qu'en son lieu est succédé l'image du diable, lequel estat homicide & pere de

mensonge n'a rien en ce monde plus semblable que l'homme qui de sa nature est cruel, superbe, & mensonger? Je demande donc maintenant, si l'homme estant ainsi despouillé des dons de Dieu arien de quoy i se puisse vanter, & si se vantant il n'est pas digne d'vne haine publique, & que toutes creatures s'accordent à luy reprocher son arrogance.

Le moyen donc quil faut tenir en ces choses est d'ensuivre l'exemple non du Pharisién, mais du peager: afin que recognoissās nostre misere nous aions recours à l'humilité, qui seule nous fait capables de la droite cognoscēce de nous-mesmes. Et qu'en suite nous fassioſ hōmage à Dieu tant de nostre Creatiō, q de tant de biens que tous les iours nous receuons de luy, principalement des choses celestes & supernelles dont nous sōmes spectateurs priuatiuement à tous autres animaux. Et partant si nous auons receu quelques grāces & dōs de Dieu, il sē faut despouiller pour se bien considerer tout nud en sa nature. Car aussi l'hōme n'est iamais plus diuin que quād il pense à sa fragilité. Qui veut estre bon, doit premierement croire qu'il est mauuais. Car il y en a beaucoup qui se tropēt en cela (cōme le Pharisié) qui se sentansvn peu prudēs, iustes,

D iij

liberaux, magnanimes, & temperans s'esleuent en leur cœur, & se glorifient comme si par leur propre industrie ils auoient aquis telles vertus: combien que tous les hommes en general n'ayent rien qui ne leur ayt été donné du ciel, & que le sçauoir avec les autres vertus & ornemens de leur esprit, comme aussi la force & beauté de leurs corps, ne font que ioyaux que Dieu leur a presté liberalement, afin qu'il ayt honneur en ses seruiteurs estans ainsi bien acoustrez.

N'y ayant donc rien en nous qui mérite gloire, ceste considération nous pourra beaucoup ayder à nous biē cognoistre, veu que quand nous nous regarderons sur nostre patron nous iugerons qu'il n'y a en nous aucune perfection digne de louange.

Mais la dernière & principale chose qu'il nous conuient faire quand il est question de nous bien cognoistre, est de nous considerer au iugement de Dieu. Car ainsi que l'innocence d'un homme n'est iamais bien cogneue, si elle n'a été espluchiée deuant quelqu'e iuge lubtil & rigoureux: aussi ne sçauons nous pas qui nous sommes, si nous n'avons passé par l'examen de ce grand Dieu qui void & cognoit tout. C'est luy qui a les informatiōs & le procés de toute nostre vie, & qui peut faire apparoir des pēsées, conseils

& secrets desirs de nostre cœur , selo lesquels il faut que nous soyons iustifiés ou cōdānés. Ioint qu'estant pur de toutes affections qui pourroiet destourner, & corrōpre son iugement, il est encor pour ceste seconde raison seul suffisant & capable de iuger le móde. Par quoy il faut que chacū luy cōmettant sa cause ne pense point estre iuste ny louable , iusques à ce qu'il soit approuué tel par sa sentēce. Si nous faisons ainsi, il n'y a point de doute que cela ne rabate bien nos sourcils: car si nous redoutons la Justice des hommes (qui toutesfois peuuent estre abusez & corrompus, & où il n'y a si innocent qui n'ayt quelque apprehension quand on luy veut faire son procés , & qu'il voit sa reputation au hazard de leur iugement, pensant biē que son innocence ne peut estre si grande qu'il ne se trouue coupable en quelque chose si to⁹ ses faits sont biē examinés:) que ferōs nous cōsiderās celle de Dieu, qui à cause de sa Sagesse infinie, ne peut riē ignorer ni oublier de toutes les plus profondes pēsées de nostre esprit, ni pareillement les dissimuler, attēdu sa volōté cōstāte&immuable, laquelle pour cete raisō ne peut aucunement décliner de sa regle.

Le m'asseure que pensant à vn tel iugement que le sien , nous recognoistrōs que nous ne sommes q poudre & putrefactiō, si biē q toute

l'opinion que nous auions de nous & de nos vertus au parauant, sera bien tost ostée quād nous comparoistrons ainsi deuant luy : car pour le moins deuiendrons nous aussi honteux que seroit vn pauure caimand tout deschiré, se trouuant avec ses playes & ses hail-lons aupres d'vn Roy ou de quelque autre grand seigneur.

Heureux donc se peut dire l'homme, qui parmy ces grands tracas d'affaires du mōde a tousiours deuant ses yeux quelle est sa nature, afin que par la cognoissance de soy mesme il monte comme par degrés à la cognoissance de son souuerain Bien. Disōs dōc:

*Qui a de soy parfaite cognoissance
N'ignore rien de ce qu'il faut scauoir.
Mais le moyen asseuré de l'auoir
Est se mirer dedans la Sapience.*

LE S E C O N D E F F E C T Q V E
la Vertu produit en l'Homme.

C H A P I T R E V.



'Est de luy faire bien cognoistre
le vice & les maux qui en pro-
cedent , car de ne sçauoir que
c'est que de mal , est vne bestise
& ignorance des choses que
doit principalement sçauoir ce luy qui
veut viure droitemeht & en hōme de bien ,
afin que par l'antithese & comparaison de la
Vertu avec son contraire tresrepugnant , il
soit tant plus incité à l'aymer & suiuire , pour
detester & fuyr le vice , (puissance

Qui n'est rien qu'un neant, un vuide, vne im-
Vn trauail sans repos, vne priuation.

Vn grand desreiglement, vne aigre souuenance
Vn tourment, vne mort, vne imperfection.

Car comme la Vertu est la vie de l'Ame
qui luy cause sa felicité:aussi le vice en est la
mort, entāt qu'il esteint & suffoque en elle la
lumiere de Raison.

Celle là, n'a que le Biē & la Verité pour son
fondement ; au cōtraire cestuy ci n'est appuié
que du mal & du mensonge , que nous pou-
uons à bon droit nōmer les Pere & Mere du
Vice, vnu que de ce mariage comme de leur
source procedent toutes especes d'erreur
& de meschanceté. Car tout ainsī qu'estre Bō
& véritable n'est point vne qualité sans actiō
& sans effect, ains qui produit sans cesse bons
& louables fructs: aussi estre mauuaise & mé-

sogern'est point vne qualité morte ni oisue,
mais qui agit sans cesse en toute sorte de vice,
& vn desir & exercice continual de mal faitç.

Que si le mal est vn deffaut de Bié, & Men-
songe priuation de verité; Que peut eſtre le
Vice qu'vne Passiō extrême delituée de l'affi-
ſtance de la Raison, & par conſequēt vn tra-
uail sans repos, & yn cōtinuel tourmēt de l'eſ-
prit? Car tout aussi toſt que la Vertu cesse d'o-
perer, le Vice ſe met en poſſeſſion;

Lequel ſe dilatant & croissant en matice

S'exale dans l'Eſprit, & gaste l'intellec̄t

Si bien que la Raison ſ'abisme en l'injuſtice,

Où vogue ſans pilote au vent de tout obiec̄t.

Il charme d'oc̄ premieremēt nos ſens de ſes
douceurs, & ayāt pris raçine au cœur fait que
la volōté ſe rēd captiue des paſſiōs & Affecti-
ons de noſtre Ame laquelle ayāt perdu le timō
de la droite Raisō ſe laiſſe cōduire & trāſpor-
ter ſelō les deſirs extrauaguās de la ſexualité.

Mais les regreſts, les pleurs, ſont les biēs qu'il recelle

Et qu'il garde à la fin pour ſes plus fauoris:

Car le plaisir eſt bref, la peine eſt immortelle,

Et les plus aduifés y ſont ſouuent ſurpris.

Ainsī l'ame qui conſent au vice, ſe melle
par ce conſentement d'as la corruptiō qui
en arriue. De là vient qu'elle eſt pleine d'en-
nuiſ, de tristesses, de ialouſies, de vaines eſpe-
rances, de deſeſpoirs, d'inconſtances, & de

folles imaginations qui luy ont engédré tant d'erreurs, tant de crimes, & de desobeissances contre le Souuerain, formât ses actions directement contre sa Voloté: De sorte qu'estat priuée de sa grace, elle tōbe en obscures tenebres d'erreur & de mēsonge du tout cōtraires à sa Nature qui ne respire q̄ la lumiere & la vérité.

Estant donc destituée de vraye Intelligen-
ce, elle choisit plustost le mal que le bien, le
mensonge que la Vérité. Miserable condition
de l'homme! qui se laisse transporter au vice,
qu'il deuroit d'autant plus hayr, qu'il luy ap-
porte de malheur & d'infelicité en luy adhe-
rant.

De ce Tronc mortel sortent trois branches,
chacune desquelles se dilate en grands & di-
vers rameaux qui produisent toute sorte de
vices & meschancetés.

La premiere en ordre est l'AVARICE racine
de tous maux, entat que la nature de ce vice
est vn desir & conuoitise d'amasser les biens
& richesses du monde, qui font oublier à l'hom-
me son devoir, son honneur & la cōscience.

Il'y a deux especes d'Avarice. L'vne ta-
quine, fōrdide, sorte & brutale: tels sont
ces miserables qui de peur de perdre leur
or & argent (lequel bien souuent ils
n'ont point acquis par leur trauail, mais ne

l'ont que de leurs parens) l'enterrent & emprisonnent, craignant qu'il ne diminuë, ou qu'on ne les emprunte. A ceux-cy toute leur auarice ne leur rcuient en fin à aucune commodité, ni pour eux, ni pour personne; veu mesme que pour tant plus espargner elle les fait aller quasi tous nuds, ou mal habillés, & les constraint de se nourrir tant seulement de pain bis, & de vin poussé. Toute leur occupation, tout leur plaisir, contentement, paradis, & beatitude consiste à contempler, admirer, & idolatrer apres leur Dieu Mamm̄on, que continuellement ils couuent, & de l'œil & de l'esprit, comme fait vne tortue ses œufs ensevelis dedans le sable. Ils sont si enemis de nature qu'ils ne se presteroient point à eux-mesmes dix escus pour se racheter de prison, ni ne voudroient rien despendre pour se faire guerir de quelque maladie. Ainsi se rendent-ils poures & souffreteux toute leur vie, afin qu'ils se puissent trouuer riches seulement à la mort.

L'autre espece d'Auarice est plus aëtue & rapineuse que la precedente qui se contente de ce qu'elle a, au lieu que cete-cy apporte un desir & conuoitise extreme de pecune & d'argent qui aspire tousiours d'en auoir davantage par quelque voye que ce soit. Tellement

quel'homme qui est atteint de cete passion n'a point de conscience. Car il pense que le peché qu'il delibere de faire soit petit au prix du gain qui se presente, separant ainsi cautelusement le profitable d'avec l'honnête, en sorte que ni pour la honte, ni pour la crainte, l'Auariçe ne se peut reprimer en luy.

De cete espece il y en a de deux sortes, l'une Ambitieuse, quand on desire de surpasser en richesses & facultés les autres par quelques voyes qu'õ y puisse paruenir: car en cet endroit tout est iugé de bonne prise. Cete cupidité est fort dangereuse, principalement en ceux qui ont grande autorité & pouuoir. Car ayant la force par deuers eux ils ont par consequent le moyen de perpetrer de grandes violences & extorsions pour en auoir, non pour mettre en espargne comme la precedēte, mais pour despendre & auoir de quoy fournir à leurs liberalités & magnificences, si qu'en cela elle n'est pas tant vituperable que la suiuante, veu qu'elle tiēt ie ne sçay quoy de generoux, au lieu que cete-cy qui reste à descrire, est vne passion violente & insatiable qui tue de soin & de trauail les hommes qui sont soubs sa puissance. Car elle les traistne par les champs, par les bois, par mer, par terre, hyuer, esté, iour & nuit, par pluyes & chaleurs sans

leur donner vne seule heure de repos. Ainsi les constraint elle d'acquerir les richesses avec grande peine & traueil, leur en ostant quant & quant le droit V sage: car excitant leur appetit elle les priue du plaisir.

Miserable condition ! veu que l'hotmme n'est iamais si heureux iouyssant de son desir, qu'il seroit sil ne vouloit point desirer. Car si le desir d'en auoir n'est borné de quelque Raison, il est beaucoup plus dangereux qu' vne extreme poureté, pour ce que la grande Auarice fait la grande disette de toutes choses, & est aussi peu arrestée par les richesses suruenantes qu'un feu allumé par le bois qu'on iette dessus.

Car tant plus l'Auaricieux a des biens, plus il en souhaite. La medecine qu'il cerche en l'or & en l'argent pour le guerir, augmente sa maladie: & l'acquis ne luy en est tousiours que commencement du desir d'amasser.

Les coffres, les bougettes, & les bourses se peuuent biē remplir; mais non la cupidité de l'Auaricieux, qui n'a non plus de fonds qu'un abysme. Il n'a iamais esgard à ce qu'il a pour se contenter, mais à ce qu'il appete, & qu'il n'a pas encore, pour tousiours se tourmenter de plus en plus.

Aussi est-ce de vray la plus miserable &

detestable passion qui puisse tomber au cœur de l'homme. Les autres cupidités aydent à leur assouvissement; mais celle-cy y repugne. Jamais gourmand ne s'abstint d'un bon morceau par gourmandise, ny yurongne de bon vin par yurongnerie: mais l'auaricieux s'abstient de toucher à l'argent (pour s'en servir) par conuoitise d'argent, tant cette cupidité altere son desir, sans assouvissement ni fin. Elle est semblable à ce grand Ocean qui pour toutes les caux qui s'y viennent rendre ne monstre pas de s'en remplir plus que de coutume. Bref, c'est ce Tantale figuré aux enfers qui entre l'eau & la viande meurt de faim & de soif.

De maniere que l'homme tanté de cette passion deuient insatiable, inhumain, cauteleux, enuieux, curieux, mēteur, iniuste, deshonnête, de s'loyal & sans foy: taquin, vilain, trompeur, larron, traistre, faux tesmoin, parjure, conuoiteux du bien d'autrui, & malheureux iusques au bout.

Poure Auaricieux! qui ne deploreroit ton infortune te voyant tant souffrir à cause des biens que tu as, & autant ou plus à raison de ceux que tu appetes & pourchasses? Ce ne sont pas fruits que la terre te produit, mais soucis, angoisses, & tristesses. Sans cesse

tu te plains, sans cesse tu dis que feray-ie ? Tes plaintes monstreront ton mal, & ta demande la faute que tu as de remede pour y pouruoit. O cruelle & estrange Passion, & bien peu differente d'vne rage ! Le^{te}teur, ie te renuoye au cinquiesme chapitre de l'Epistre S.Iaques qui pronōce aux Auaricieux l'arrest de leur condamnation.

L'AMBITION est la seconde Branche qui voisine & talonne l'Auarice. C'est vn desir que nous auons tous naturellement d'apparoir, & estre eminens par dessus les autres.

Il n'est pas esgal en tous: mais est plus grād en aucuns, és autres il est moindre, selon que les humeurs & esprits sont differēs. Car ceux qui ont quelque viuacité d'entendement, & le cœur vn peu hautain & esleué à mediter & entreprendre quelque grande chose y sont plus sujets que les autres.

De ce poison fut abbreuué nostre premier pere par l'artifice du diable pour aspirer à la Diuinité, ne reconnoissant pas les biens qu'il auoit receus de son Createur; de sorte que nō content de son estat & de l'empire qui luy auoit esté taillé sur toutes les creatures de la terre, il fut esmeu à desirer d'estre esgal à Dieu, lequel iustement indigné, tant à cause de son audace que de son ingratititude l'abbaissa tout autant

autant qu'il se vouloit exalter, le mettant & ses enfans en tel estat, que force leur est de cognoistre & confesser maintenat qu'ils sont hommes.

Voila quel profit nous avons tiré de l'ambition de nostre premier pere, qui se prouigne en nous d'autant plus que nous traillaions à nous esleuer outre le Devoir. Car tousiours le desir desmesuré de la gloire est vicieux: meimes il est doublement à blasmer, quand pour y satisfaire nous entreprenons quelque chose iniuste ou deshonneste.

C'est l'ordinaire des ambitieux de ne trouver pire cōdition que la leur, presēteſi qu'ils desirēt l'aduenir, & ne cessent à cete fin de brouiller les cartes & tascher à réuerſer toutes choses dessus dessous, pour les amener de mutation en mutation iusques à leur dernier periode. Vraye peste de tous estats, entant qu'ils reçoiuēt plus de maux en vn seul iour par ces ambitieux, que de toutes autres calamités qui leur pourroient arriuer.

La seule ambition de Cesar (cōme de beaucoup d'autres) a perdu en luy le plus beau & plus riche naturel qui fut onques, & a rendu sa memoire vitupérable pour avoir vaulu chercher sa gloire en la ruine de son païs, par la subversion de la plus puissante & florissante

E

te Republique que le monde verra iamais.

L'Ambition d'Alexandre ruina toute l'Asie: Et pour vn Alexandre qui a tiré profit de son ambition (avec perte toutesfois de sa reputation enuers les gens de bien) il y en a infinitis qui se sont ruinés, comme Pompée, Iules Cesar, Crassus, Marius, & infinitis autres tant anciens que modernes.

Quand donc les Poëtes ont feint vn Icarus precipité dans la mer, pour auoir entrepris de voler au ciel avec les ailes de cire. Et vn Phaëton qui fut foudroyé lors qu'il se vouloit mesler de conduire les cheuaux & le chariot du Soleil, ils n'ont voulu enseigner autre chose par ces fictions sinon que la fin de toute Ambition est ordinairement mal-heureuse.

Elle promet à l'homme vn monde de felicités, mais elle ne luy fait esclorre que des regrets. Elle luy propose vn Empire; mais elle ne luy donne que des ruines. Elle le monte sur le pinacle, mais c'est pour le precipiter, & luy faire rompre le col. Car depuis que l'homme d'vn vol ambitieux vient à quitter son devoir, & qu'il franchit & outre-passe les bornes de la Raison & d'équité, tous ses desseins sont les premiers qui délibèrent contre luy, & ses conseils aduancent sa ruine.

De cete source procedent la presomption, l'orgueil, l'arrogance, l'ingratitudo, l'atheisme, l'infidelité, l'iniustice; La temerité, la vengeance, la desloyauté, la perfidie, l'oppression, & la Tyrannie. Les trahisons, rebellions, factions, seditions, diuisions, querelles, duels, & vn monde de malheurs qui tuinent les familles, les cités, les Estats, les Royaumes, & les Empires.

Au moyen de quoy nous pouuons remarquer que l'Ambition est le seul ou principal vice, dont les plus parfaits se doiuent soigneusement garder. Car comme les bois qui sont plus delicats sont d'autant plus sujets aux vers & à la pourriture; Aussi voyons-nous que les plus gentils esprits, & ceux qui ont la nature & les affections plus généreuses, sont ordinairement les plus enclins & adonnés à cete passion & cupidité.

Je n'entens pas toutesfois condamner ou reprendre icy cete Ambition d'honneur, que les hommes doiuent auoir de viure au monde en bonne reputation, quand on prendra l'Honneur pour vn bon & louable tesmoignage que nous deuons pourchasser pour edifier nos prochains par bons exemples & vertueuses actions: Ains cete vaine gloire qu'aucuns tâchent d'acquerir par voyes & actes

•E ij

en partie illicites, & en partie ridicules : où cet Honneur temporel qui est attribué aux choses qui ont tousiours esté, & sont encore aujourd'huy par vne faulse opinion estimées & admirées entre hommes : ou vn renom & estime qu'ils pretendent acquerir, plus par semblant & contrefaisant les vertueux, que pour aucun vray effect qui soit en eux. Car la vertu ne peut souffrir que ceux qui la suiuēt, se laissent vaincre par l'Ambition, ains leur fait recognoistre & aduoier franchement leur petitesse pour chercher la vraye gloire en l'humilité par louables tr. aux, au contraire du vice, lequel par honneurs, plaisirs, richesses, & oisiueté precipite les siēs en mortelle ruine.

LA VOLVPTE vient en suite, qui n'est autre chose qu'un chatouillement des appetits sensuels à l'instant mesme qu'ils iouissent de la chose désirée.

Elle s'engendre en nous par la cognoscance que nous auōs de la beauté, & de l'harmonie, de l'odeur, de la douceur, & de la delicateſſe de quelque chose que nous aimons.

Mais d'autant qu'en l'action de la volupté l'homme ne peut auoir vne iouissance per-durable, il tasche de la reieter souuent

pour iouyr tant qu'il peut du plaisir, mais en vain. Car si apres vne longue reiteration de ces choses son desir est satisfait, alors au lieu de receuoir quelque contentement, il n'a qu'une satieté & qu'un mespris de ce qu'il a tant recerché: tellement que la Volupté n'est qu'un desenglement en son principe, vne desfection en son progrés, & un degoulement en sa fin.

Et puis combien reçoit-on d'inquietudes deuät que cet embre de felicité arriue? Auec combien de trauaux, de solicitudes, de haines & d'ennuies paruient-on à la iouysance de quelque chose? N'est-il pas vray qu'aussi tost que la Volupté maistrise l'homme, au mesme instant tous ennuys luy pendent sur la teste? & que tant plus le iugement est corrompu & infecté de ce vice, tant plus les affections sont maunaises, violentes, & en plus grand nombre; lesquelles ne peruer- tissent pas seulement les sens interieurs de l'ame, mais nuisent beaucoup aussi à la san- té du corps. Car d'où viennent tant d'hu- meurs corrompues; & tant de maladies in- curables ou incogniues que des fleurs de la Volupté, & des plaisirs que nous achetons au peril de la vie de l'ame, & bien souuent de celle du corps, avec plus d'occasion de

Lij

se repentir que de se ressouvenir du passé,
 Les tristesses, les ennuys, & les desespairs,
 sont-ce pas les fleurs & les arbres de ce pa-
 radis voluptueux ? Les larmes n'y seruent-elles
 pas de fontaines ? Les soupirs, les repen-
 tirs, & les regrets, ne sont-ce pas les chants
 & fredoris melodieux de sa plus douce mu-
 sique ?

Cas estrange, & qui merite bien d'estre
 consideré ! pour nous faire recognoistre la
 grandeur de nostre misere, & la corruption
 de nostre iugement, en ce que nous ne pen-
 sons point qu'il y ait autre contentement que
 celuy que nostre chair peut receuoir par la
 satisfaction de ses desirs. De cela il aduient
 aussi que nous craignons de perdre ces cho-
 ses qui à la fin nous perdent & destruisent, &
 qu'en les aimant nous nous reculons autant
 de l'amour & poursuyte des biens, de l'hon-
 neur, & des plaisirs qui sont vrays & cer-
 tains.

Voilà comment la Vertu se perd dans le
 Royaume des delices.

En ce seul point l'Avaricieux deuient pro-
 digue ; Et l'Ambitieux tombant de l'un ex-
 treme dans l'autre, deuient porceau dans la
 Volupté ; Car les desirs effrenés des voluptu-
 eux ne scauroient auoir assouvissement ni

fin, à cause que iouissans d'un plaisir ils en demandent & appetent soudain vn plus grand & plus chatouilleux, & vont leurs desirs & souhaits croissans en infinité iusques dans l'abîme de tous malheurs.

Par la volupté illicite & desreiglée, l'homme devient intemperant, gourmand, friât, yrongne, lubrique, paillard, adultere, lacif, prodigue, mol, couard, effeminé, deshonnête, impudique, scandaleux, paresseux, oisif, ioueur, affronteur, pauvre, souffreteux, & finalement miserable.

AINSI les maux qui procedêt de ces trois brâches du VICE, côme de leur tige sot accrés comme par chaisnoës les vns aux autres qui traînent l'homme à toute espece de meschanceté, la fin de l'vn estât le commencement de l'autre pour le conduire & precipiter aux enfers: parce que le vice est toujours aveugle & se lance naturellement aux perils: Dispose l'homme à toute sorte de malheurs: Est plus dangereux que la plus miserable fortune qui lui pourroit arriuer: Rêd malheureux au dedâs celuy qui semble estre heureux par dehors: car c'est vn sepulchre blanchy tout rempli de vers & de pourriture,

Ainsi estât masqué de fauce apparence il trahit ordinairement l'homme en le flattant, si bien

E iij

qu'il luy fait desirer ce qu'il faut craindre, aymier ce qu'il doit hayr, & pourchasser ce qu'on doit fuyr, l'aueuglant en telle sorte qu'il establit sa felicité en la iouyssance des choses terriennes & caduques sans considerer que celuy qui met son esperance en icelles a plustost l'ame remplie d'inquietudes & d'afflictions, que de repos & tranquillité & par consequent est en vne perpetuelle seruite de ses propres passions.

C'est pourquoi il n'y a danger ni affliction quelconque que l'homme ne doive choisir beaucoup plustost que de se laisser maistriser par le vice, entant que c'est le plus detestable Tyran qu'on sçautoit imaginer, ne donnant iamais repos d'esprit à son possesseur. Car quelque orillier qu'il mette soubs sa conscience pour la flatter & endormir, si est-ce qu'elle se trouue tousiours angoissée & trauillée de soucis & de frayeurs continues. Voire l'Experience apprend aux plus vicieux qu'il y à plus de peine à faire mal, qu'à bien faire.

Car il y à peine à seresoudre au mal contre le remords de la conscience (qui n'est pas petite partie, laquelle crie incessamment :

*Aye de toy plus que des autres honte
Nul plus que toy, de toy n'est offense;
Tu dois premier si bien y as pense,*

Rendre de toy, à toy mesme le conte.

Peine encore à faire le mal en cherchant des cachetes, couvertures, & artifices avec beaucoup de trauail. Mais quoy qu'il se cache, si n'est il point assuré en ses tenebres, d'autant qu'il porte iour & nuit son tesmoing dans l'Ame, lequel ne trompe iamais & ne peut estre trompé, qui crie pareillement.

Cacher son vice est vne peine extreme.

Et peine en vain. Fay ce que tu voudras.

A toy au moins cacher ne te pourras

Car nul ne peut se cacher à soymesme.

En fin le peché estant enfanté, voilà pour v'n plaisir mille douleurs, & vne horrible gehene en la Conscience. Car la loy du Devoir proposée clairement, Il n'est possible de mal faire. Celle de la conscience produit tout d'vn coup les témoins, l'information, le juge, la condamnation, le bourreau, & le supplice. Et la Loy de l'Honneur fait retentir par la voix de la renommée le reproche & la honte du deshonneur, condamnant le vice & la memoire du vicieux, au yeu & adieu de tout le monde.

Toutefois q'est encore le pis en ce que la mort du corps n'est point le dernier supplice contre l'homme vicieux. Car si la mort apportoit aux hommes comme aux bestes vne pri-

uation de tous sens & vne totale abolition de l'Ame, certes les vicieux auroyent vn grand aduantage sur les vertueux , de iouyr durant leur vie de leurs desirs & conuoitises. sans estre chastiés: mais la Iustice diuine pronon-
ce haut & clair;

*Plus le meschiant vit longuement au monde
Sans s'amender: il va s'accumulant
Tant plus de peine en ce feu violent
Qu'il doit souffrir en ceste mort seconde.*

Car Dieu ne punit & ne chasteie pas tous les meschants en la terre , afin que les hommes cognoissent qu'il y a vn iugement futur , auquel les impietés de telles gens seront punies & chastiées. Comme aussi il ne recompence pas tous les bons de ses biens en ce monde , afin qu'ils croient qu'il y a vn lieu en l'autre vie auquel les vertueux esperent d'estre guerdonné.

Semblablement il ne punit pas tous les meschans, & ne salarye pas aussi tous les bons icy bas , de peur qu'on n'estime que les vertueux suyuissent la Vertu pour l'esperance des guerdons terriens , & qu'ils fuyent le vice pour la crainte des punitions & tourmens de ce monde. Car par ce moyen la Vertu ne

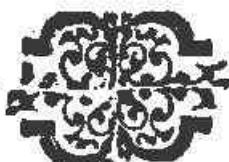
feroit plus Vertu, veu qu'il n'y a action qui puisse porter ce nom si l'intention de celuy qui la fait regarde a l'espoir de quelque recompence terrienne, & non pas a l'amoür de la vertu mesme, afin d'estre agreable à Dieu qui seul nous peut rendre à iamais Bien-heureux.

Malheureuse donc est la condition des hommes vicieux, & deplorable leur vie & leur fin, puis que le vice les priue d'un Bien tant excellent que la seule Vertu donne à ceux qui se conforment à sa nature.

*Chassons donc le vice, & descouvrons sa feinte
Nous perdrons aussi rost le desir de l'aymer.*

*Car goustat la Vertu d'une ame pure & sainte
Nous trouverons apres le monde fort amer.*

*Ne sois donc estonné, Lecteur, si tu chemines
Par des sentiers facheux & plains d'auersités.
Car c'est dans les trauaux & parmi les espinés
Que la vertu se tient non dans les voluptés.*



LE TROISIEME EFFECT QU'EST
la vertu produis en l'homme.

CHAPITRE VI.



EST la theorique & pratique de se vaincre soymesme. A laquelle victoire nous deuons tant plus nous efforcer de parvenir que plus nous recognoissions nostre nature y resister , vcu que toutes les mauuaises passions & affectiōns qui sont en nous , sont autant de perturbatiōs lesquelles n'estans mesprisées par la droite Raison, priuent l'homme du Souuerain Bien de l'Ame qui git en la tranquillité d'icelle.

Attendu donc que tout ce qui nous estmeut est Passion ou Affection , tant ce qui nous pousse à la Vertu qu'au Vice selon l'instinct naturel d'un chacun,nous pouuons dire que nos passions & affectiōns sont les vrais tēmoins de ce que nous sommes , parce qu'il n'y a rien en nous qui nous donne plus de force qu'ellē , soit au Bien ou au Mal.

C'est pourquoy il n'ya rien que l'homme

Prudent doiue avec plus de soin tenir sous les loix de la Raison, ni qui lui soit plus louable que de vaincre ses affectiōns, ni plus heureux que d'en estre surmonté.

À cete cause la Vertu nous aprend nō pas d'estre priués de tous desirs & conuoitises, mais de les reprimer & maistriser: veu qu'il n'est nul tant hebeté & stupide qui n'aye quelque sentiment de volupté, & qui ne soit aussi esmeu de gloire & d'honneur.

Car la Nature curieuse tant d'estre prouignée par succession, que d'estre conseruée en son entier par estat sain & parfaict, nous a imprimé le desir de l'aise, & le chatouillement des voluptez corporelles, ausquelles nous nous licentions par trop, si la Raison n'agit en nous.

D'autre part aussi Nature nous a engraué l'appetit de louange & de Gloire, tant afin que ce dernier desir resistast au desordre de l'autre par vne crainte du blasme qui suit ordinairement vne vie trop voluptueuse & desreglée en ses plaisirs, qu'afin aussi qu'elle seruit d'aisles à nostre volonté pour desirer & se porter à la vertu, que la louange accompagne; & qu'en ce faisant nous paruissions en fin au droit but de nostre creation.

Néantmoins il y a cete difference entre

ces deux appetits, que le premier comme sensuel peut estre effacé en l'homme vertueux par vn long & continucl exercice de commander à soy mesmes & à ses passions pour les rendre obeissantes à la Raison, & tellement promptes à ses ordonances qu'elles n'auront aucune excedente esmotion. Si bien que tout ce desir est tellement temperé aux hommes sages, qu'il y paroit amorty.

Mais le second ne peut estre effacé qu'il n'en reste tousiours beaucoup de traces en tous hommes generallement. Car l'homme de bien desir d'estre honnoré par Vertu, & encores qu'il ne cerche point par ostentation la gloire, neantmoins ne fuit-il pas la vraye louange, ou pour le moins il met peine d'en estre digne : car le merite le contente en sa conscience. D'autre part le meschant ores qu'il se trompe en la cognoscance & en la recerche de la gloire, & qu'il la fuye par ces effectz plustost qu'il ne la suit, neantmoins le contre-cœur qu'il a d'estre blasme ou appellé meschant (niant tousiours estre tel) donne à cognoistre le desir qu'il a d'estre loué.

Tous deux donques tendent generallement à l'honneur & au prix de la reputation: mais lors qu'ils sont arriués à l'angle de Py-

tagoras auquel les actions bonnes & mauuaises aboutissent: lvn prend à droict, & l'autre flechit à gauche, tendans ainsi à fins autant diuerses que sont differentes les voyes qu'ils prennent. Car le desir est le contre-poids de nostre Ame qui l'a fait pencher & trebucher du costé qu'elle met son vouloir.

Mais parce que les desirs ne nous ont pas esté baillés esgalement aisés & faciles, icy l'homme se trompe ordinairemēt au choix, d'autant que la difference en est tres-grande: Car la volupté nous suit par tout, elle est en tout lieu, s'offre à tous, caresse tous, pour le moins la iouissance en est facile: D'ailleurs elle nous promet tant de douceurs, tant de plaisirs, tant de repos, tant de contentement, tant d'honneur, & de liberté, qu'il faut estre grandement constant pour ne se desbander aux delices sensuelles, pour aus quelles resister nous sommes excites & stimulés tant par la honte & crainte du blasme, qu'affermis & corroborés par la gloire des bons.

L'honneur au contraire est esloigné de de nous d'vn distance fort longue, estroïete, & raboteuse, dont le chemin (qui est vni que) est difficile à tenir, glissant & penible

au possible; car le sentier de la Vertu par lequel on y est conduit est tres-espineux, plein de peurs, de frayeurs, d'ennuys, de veilles, & de toute sorte de malaise, sujet aux pillerries des ennuieux, des medisans, & moqueurs: Bref tout y est difficile, & d'accès presque impossible.

Quand donc l'homme se resoluant à son propre bien & à la jouyssance du vray Honneur, maugré toute apprehension de peine, danger, & trauail quitte aux delicats & effeminés les delices, & se confine aux labeurs, aigreurs, & ennuys de la Vertu, il est plus que raisonnable qu'estant par cette braue resolution parvenu au faict d'un si grand Dessein; il y soit recogneu & recompensé de la couronne d'honneur & de louange, pour le prix de laquelle il auoit entrepris un si fascheux & périlleux voyage.

Nature donc a imprimé en tous hommes un amour & désir de louange, & davantage une opinion que la gloire ne peut venir que des justes œuvres: si bien qu'il se faut donner garde d'estre si desnaturé que de faire trop peu d'estat de la gloire, ni aussi de penser qu'on la puisse acquérir par iniques actions.

• Voyla pourquoy la Theorique & pratique de Vertu est icy nécessaire, qui consiste tant

tant en la cognoissance & exercice du Bien que nous deuons aimer & suyre, qu'en la fuyte du mal que nous deuons hayr & quitter: d'autant que le Vice ne se guerit par repentance seulement, mais par correction & amendement de vie : Il doit estre chassé par la Vertu, & non par vice contraire : car l'Avaricieux deuenant Prodigue tomberoit d'un extreme dans l'autre. *

Il faut donc que la Vertu opere en tenant le milieu des affections de nostre Ame, l'Ame doit commander aux Sens, & les Sens doivent guider le corps, de sorte que c'est par eux que l'affection se fait du corporel au spirituel. C'est par ce vehicule que cete terre animée se porte iusques au temple de l'immortalité.

Admirable moyen si nous le sauions bien comprendre, & encore plus si nous en pouuions bien user ! Car tout ainsi que la vie de l'ame c'est la grace diuine: & la vie des Sens l'assistance de la Raison, Aussi la manutention du corps ne despend que de la bonne cōduite des Sens assistés de ce premier mouvement, qui les doit spiritualiser.

Car si l'ame se vouloit contenter d'elle mesme sans trauailler pour ses associés, elle perdroit toute sa gloire ne pouuant estre v-

F

nic à l'vnité où elle aspire que pour auoir bienfait: tellement que son salaire ne despend que de son administration & gouuernement, car en cela consiste son action.

Ot en quoy peut elle agir, ou par quelle chose se peut elle faire cognoistre si ce n'est par ses facultés? Il faut donc qu'elle leur assiste, qu'elle les conduise, & qu'elle les maintiennēe perpetuellement tant qu'elle sera liée avec eux, à fin que toute triomphante de gloire pour auoir surmonté le diable, le monde, la chair, & ses affections, elle conduise ses associés en l'immortalité.

Au cōtraire si elle vouloit par trop cōplaire à leurs appetits & cōcupiscēces, & qu'oubliāt son rang & sa charge, elle se rédit esclue de leurs volōtés, alors elle meriteroit bien (pour s'estre laissée trāsporter aux affectiōs) d'estre priuée du souuerain Estre, puis qu'elle a rendu vaine l'intention de son Createur, qui estoit telle, qu'elle deuoit prendre le plus subtil de ces choses impures & l'attirer à elle, pour puis apres les conioindre en luy.

Le moyen donc qu'elle pourra tenir en ses contrariétés sera, de faire en sorte que les sens, & qu'elle mesme ne soyent que Raison, c'est à dire qu'elle ne soit pas si spirituelle qu'elle ne pense auoir yn corps qu'il faut

entretenir pour en pouuoir lib remēt vser : & qu'elle ne soit pas aussi tant corporelle, qu'elle ne se souuiēne de sō essence, & qu'elle est la seconde cause de la beatitude de to^z les deux.

Ainsi la Vertu produisant ses effects en l'homme prudent, imprime en l'ame diceluy non seulement la cognoissance de ce qui est iuste, honeste & profitable pour le luy faire aymer : mais aussi de ce qui est iniuste, deshonneste & dommageable pour le luy faire hayr : captivant ses affectiōs soubs les regles moderées de ses loix, afiu qu'il ne tombe en la puissance du vice sō ennemy, & soit fait son esclave.

Or qui a il de plus miserable au monde que la seruitude ? Et quelle seruitude plus grande que d'estre serf & esclave de ses affections desordounées ? Au cōtraire qu'est il de pl^z heurenx au mōde que la liberté ? ni liberté plus grāde que d'estre maistre de soymesme ?

Que si la victoire doit estre prisée selon la dignité de celuy qui est vaincu, il est certain que le vainqueur sera aussi grand cōme a esté la gloire du vaincu. En ceste sorte la victoire qu'eut Achilles contre Hector estoit d'autant plus noble que Hector estoit vaillant & puissant. Or est il qu'il ni a rien en ce monde si grand que l'homme ; ny en l'homme riē de si excellēt que son ame & son cou-

rage, qui est la plus grande & plus puissante chose qui soit en tout l'Uniuers. Car à bon droit ce qui approche de plus pres au premier principe est meilleur & plus noble. Or l'ame de l'homme est plus semblable à Dieu à cause de son entendement, usage de Raison, & volonté franche qu'elle a par dessus tout ce qui est des corps des hommes & autres creatures terrestres; dont sensuit qu'une seule ame raisonnable est plus noble & meilleure que tout le reste du monde.

Si donc un homme vainq & surmonte son ame propre, il acquiert une plus noble victoire que s'il auoit vaincu & subiugué le demeurant de la terre.

C'est pourquoy le contentement de l'homme durant cete vie ne depend que du repos de l'ame, qui ne peut estre engendré par des choses toutes contraires, telles que sont les desirs & conuoitises dont il est agité.

Ni parcelllement la tranquilité de l'esprit ne consiste pas proprement en exemption de douleur, mais bien en affranchissement de ces passions violentes qui tracassent les vicieux & maladuisés :

Tellement que celui est seul libre & franc qui sait dominer ses affectiōns, & résister à ses cu-

pidités qui le pourroient tromper & deceiver en leur adherant.

Que si nous estimons la fortune misérable & malheureuse de celuy qui ayat esté Seigneur, est par quelque desastre tombé en la subiection de son vassal & seruiteur (combien qu'il soit homme) Que doit on dire de celuy lequel s'est volontairement rendu serf non scullement de ses passions, mais aussi des choses mortes & inanimées, telles que sont les richesses & vanités du monde, & en suite d'icelles du peché, & du diable qui est le pis.

N'est-ce pas vne grande punition de Dieu, que l'homme de sa propre & libre volonté, à faute de se bien cognoistre, se rendre ainsi serf & esclave de ces choses là dont il pourroit stre le maistre & le Seigneur, si fuyant le vice il se vouloit adonner à la Vertu, pour viser honnestement de ses biens & de ses fortunes?

Pourtant s'il nous reste quelque peu de iugement pour voir & aperceuoir les trahisons domestiques que nos propres passions nous machinent, n'aurons-nous point de honte de nous laisser surprédre par les choses que nous deuons auoir preueuës? Auons nous si peu profité en l'escole de Vertu, que les biens &

vanités du monde ayant plus de pouuoir sur nous que la Raison? Voulons-nous effacer ce qui reste de l'image de Dieu en nous, pour deuenir abrutis? Voulons-nous aimer ce que nous deuons hayr? Purchasser, ce que nous deuons fuyr? Posseder, ce qui nous veut perdre? Où est donc cet amour de Vertu? Où est ce desir d'honneur & de gloire à laquelle toutes genereuses ames aspirēt par bōnes mœurs & louiables actions?

Au moins par ambition refasons tout Ambition, sinon celle qui par vne vraye humilité nous fait deuenir vaillant contre nous mesmes, pour nous vaincre en telle sorte que despouillans nostre premiere peau avec ses taches & imperfections, nous en preniōs vne nouvelle blanchie & fourrée, non seulement de douceur, de patience, de liberalité, d'humanité, de modestie, & de fidelité envers tous hommes, mais aussi de force, de constance, & de iustice envers nous-mesmes, pour dompter & mater le plus grād ennemy que nous ayons, lequel se logeant dans nous-mesmes, s'insinuē iusques dans la forteresse de l'entendement, pour nous rauir cet instinct de clarté qui nous reste, à ce que despourueus de lumiēr nous glissions plus aisément dans les delices & voluptés du monde, pour nous y

plonger, en sorte que s'etans conuerties en habitude, il n'y ait plus moyen de nous en retirer.

Que si les coeurs genereux & magnanimes se monstrent aux combats iustes & licites : quelle plus noble victoire pourrions-nous obtenir, que de combattre fort & ferme nos passions & affections , à ce que la droite Raison face mourir la mauuaise volonté que nous auons encline aux vices & vanités du monde. Car lors nous pourrons triompher d'yne bien grande victoire quand nous nous serons vaincus nous-mesmes en ce legitime combat, pour entrer en possession du souuerain Bien de l'ame qui gist en la tranquillité d'icelle, Et pourtant nous finirons ce chapitre par cette sentence

*Vaincre soy-mesme est la grande victoire.
Chacun chés soy loge ses ennemis :
Qui au pouuoir de la raison soubmis,
Ouvre le pas de l'immortelle gloire.*

LE QUATRIE S M E E F F E C T
que la Vertu produit en l'homme,

C H A P I T R E VII.

Es t de luy monstrar quel est son Deuoir enuers tous hommes, pour s'en acquiter dignement selon sa vocation, soit publique ou particuliere.

Cat Nature nous enseigne, & l'Experience le confirme que les hommes ne se peuuent passer les vns des autres : tellement que des nostre naissance la patrie, nos parens, nos amis, & voisins veulent & doiuent tirer quelque profit de nous ; voire nous ne deuons nous assurer d'autre rempart en cete vie que de faire, conseiller, & dire toutes choses bonnes & honnestes selon le devoir auquel nous sommes de nature obligés.

De sorte que si nous voulons suivre la Nature, il nous faut employer pour l'vtilité commune, & pour la conseruation de la societé humaine nos biens, trauxaux, & industrie, voire tout ce qui est en nostre puissance.

Car nul ne vit plus honteusement que ce luy qui vit à soy, & ne pense qu'à son profit particulier. Mais celuy vit tresbien qui le moins qui lui est possible vit à soy mesme : Et

ne peut aucun viuire avec plus d'honneur & de contentement que de s'employer pour le bien & vtilité de plusieurs.

Tellement que l'homme vertueux se sent si viuement touché en son ame du desir de profiter à tous ceux avec lesquels il est viuant, qu'il se met en devoir de les assister & secourir sans crainte d'aucuns perils ni trauaux.

Il estime que la Patrie est sa maison en laquelle chacun doit trauailler pour l'vtilité commune. Il preuoit qu'on ne peut garéter sa maison du pillage ,les ennemis prennent la ville par assaut. Il faut q' chacun porte ses tōneaux à la bresche pour la réparer. Il se faut vnir ensemble pour resister à l'assaillant. Que si chacun se retire en sa maison pour y serrer & cacher son tresor & ses meubles , la ville estant prise le tout se perd. Il faut sauuer le general, pour garentir le particulier. Cela ne se peut faire qu'en se secourāt les vns les autres comme vrays amis & concitoyens.

Voila pourquoy le Devoir nous oblige en ce monde les vns enuers les autres : afin que nous ne trauillions pas tant pour nous, que pour ceux aussi qui auront besoin de nostre assistance , pour pratiquer cete sentence generale de Nature, De faire, ou de ne faire pas à autruy ce que nous voudrions, ou ne vou-

drions pas estre fait à nous-mesmes.

Car il n'y a rien tant contre Nature, & contre la loy des hommes que d'oster à autruy pour faire son profit, d'autant que nature ne peut endurer que des despouilles d'autruy nous augmentions nostre bien.

Tellement que l'homme qui voudra suiuire la Nature, ne peut nuire à son semblable, ains aimera mieux estre poure & endurer, que faire mal: veu que le mal de l'ame, qui est le vice, est pire cent fois que le mal du corps.

Pourtant chacun doit regarder soigneusement que l'exercice auquel il se veut appliquer en ce mode soit honeste, & qu'il soit aussi rapporté à yne fin qui soit ynde & profitable à la societé & vie commune des hommes, avec lesquels nous viuons & conuersons.

Car les grands & les riches ne se peuuent passer des petits, il faut que ceux-cy facent valoir leurs terres & possessions par leur travail. Pareillement les Estats & mestiers iusques aux mechaniques ne peuuent viure les vns sans les autres: Voulant Dieu monstrar en cela le loing qu'il a eu de conioindre les hommes par vn lieu des choses necessaires.

Toutesfois il est requis que chacun accompagne son trauail & son industrie de foy &

de loyauté , afin que le profit que l'vn fera à-
uec l'autre soit iuste & honnête , pour en-
treténir la societé humaine, laquelle ostée ,
toutes choses tombent en confusion : telle-
ment que la bōté , iustice, droiture, & l'hon-
nesteté s'en vont à vall' eau, lors qu'on pref-
fere au deuoir , le gaing qui se présente ; ou
qu'on delibère si ce qui est utile se peut
faire sans pecher contre l'honesteté & la
Verru, Auquel inconuenient tombent or-
dinairement les hommes cupides d'en a-
voir.

Car comme ainsi soit que la vie heureuse
qui consiste en l'ysage parfait de la Vertu ne
peut estre accomplie , si elle n'est assistée de
biens corporels & exterieurs comme d'in-
strumens qui luy seruent d'ayde à bien &
heureusement executer ses honestes desirs :
il aduient que la crainte que les hommes
ont de tomber en pauureté (l'estimant vn
tresgrand mal) les conduit à desirer les biens
& richesses du monde , & pour cest effet se
mettent en deuoir de les acquerir & posséder
(comme l'vn des trois points auquel toutes
les actions & operations des hommes tendent
& se reduisent) pésat par icelles se mettre à cou-
uert & à repos , ne cōsiderat pas la Sentēce du
Sage , q celuy qui veut véritablement deuenir

riche doit mettre peine non d'accroistre ou augmenter ses richesses, ains de diminuer sa conuoitise d'auoir : pourtant que celuy qui ne met point des bornes à sa cupidité, est toufiours pauvre & indigent.

Comme au contraire la plus excellente vertu & la plus approchante de la Diuinité est celle qui fait que l'hōme a besoing de moins de choses : car ne desirer rien, c'est estre aucunement semblable à Dieu, pour nous enseigner d'estre contens de peu, & qu'il n'y a pauureté qui puisse estre reprochable, honteuse, & a fuyr qu celle qui procede de paresse, d'oisiveté, & d'ignorance, ou bien de folle despence, luxe, & superfluité. Car quand la pauureté se trouve en vn homme bon vivant, laborieux, iuste, vaillant, & sage, alors elle luy sert d'vne grande preuve de Magnanimité & grandeur de courage, pour auoir mis son esprit à choses grandes & hautes, & non à de si petites & viles que sont les richesses du monde. Et pourtant nous pouuons dire :

*Les biens du corps & ceux de la fortune
Ne sont pas biens à parler proprement.
Ils sont subiects au moindre changement :
Mais la Vertu demeure toufiours vne.*

C'est pourquoi la liberté de l'Ame du sage qui cognoist la nature des biens externes de ceste vie ne souffre iamais la solicitude d'iceux, assuré qu'il est que pour se voir enuironné de plusieurs richesses & commodités on ne vit pas plus heureux & content, si de l'intérieur de l'Ame ne procede la tranquillité, la ioye, & le repos de l'homme.

Mais parce que nous ne deuons pas viure au mōde pour y estre oisifs, nostre deuoir est aussi de trauailler & faire valoir au profit de plusieurs le talent que Dieu a distribué à chacun selon sa vocation, & l'augmenter par tous moyens iustes & honnestes sans porter dommage a personne: afin qu'à l'exemple de la mouche à miel nous conuertissions toutes choses à douceur & mansuetude, non contentans de ce qui nous est nécessaire, pour du surplus en secourir ceux qui auront besoing de nous.

Car la vie ni le trauail de l'homme n'est louable parce qu'il est riche, mais parce qu'il est iuste & debonnaire, & qu'il vise bien de ses richesses: veu que la liberalité est vn usage excellent des moyens que Dieu nous met en main pour le secours de plusieurs. Tellement que le deuoir naturel (que nous disons estre la source de toutes louables actions & le fon-

dement d'honnêteté) nous oblige de ne rien faire contre le droit & utilité publique, ni de rien acquerir au detriment d'autrui, ains de rendre gayement & de bonne volonté à chacun ce qui luy appartient.

Or comme le devoir, est l'obieet & le but auquel la vertu tend, à sçauoir de garder en toutes nos actions l'honnête & le bienfaisant: Aussi faut il que le profit que nous tirrons de nostre trauail soit utile & honnête tout ensemble, d'autant qu'il n'y peut rien auoir de profitable qui soit separé de l'honnête, parce que ceste diuision est la source de tous vices & tromperies.

Par ainsì quand le profit se présente devant nous, si nous voyons que le vice y soit meslé, lors il faut laisier le prouffit, & penser qu'il ne peut auoir prouffit où il y a du vice.

Cat le droit & la Raison veulent qu'il y ayt difference entre le devoir & ce qu'on appelle communement profit, voire sont choses distinctes & separées l'une de l'autre que l'honnesteré, & telle utilité: car ceste cy fait que les hommes ne craignent point de rompre & dissoudre tout ce qui est ordonné & assemblé de droit Diuin & humain

pourueu qu'ils y voyent du gain. Et l'autre tout au contraire leur fait liberalement emploier biens, trauail, & industrie, & tout ce qui est en leur puissance pour profiter à vn chacun, & sans espoir d'aucune recompence, combien toutesfois que le deuoir veut aussi que ceux qui reçoivent les biensfaits soient tenus d'en rendre à leurs bien-faiteurs selon leurs facultés, & leur en doient la recognoissance..

Toutesfois la Vr^e au oblige ceux qui ont des moyens, de faire plus librement plaisir que d'en receuoir, d'autant qu'il est plus honnorable d'obliger que d'estre obligé; de donner que de prendre, vnu que ccluy qui donne, & confere le Bien exerce vne a^{ction} belle & honneste; mais qui le reçoit, l'exerce vtile seulement. Or l'vtile est beaucoup moins aimable que l'honneste: car l'honneste est stable & permanent, fournissant à celuy qui confere le bien vne gratification constante, au lieu que l'vtile se perd & eschappe facilement, & n'est en la memoire si douce ni tant agreable. Aussi les choses nous sont plus chères, qui nous ont plus cousté: tellement que le donner est de plus de coust que le prendre. C'est donc chose plus heureuse & honnorable de donner que de receuoir.

Que si on a esté contrainct de s'obliger il s'en faut reuenger doublement si on peut: Car c'est chose indigne d'vn cœur vertueux de demeurer en arrerage de courtoisie. Mais si nous auons fait plaisir, il faut desirer plustost que l'obligation en demeure que d'en tirer recompence, d'autant que la cōscience des biensfaits suffit à l'homme d'honneur, lequel ordinairement aymē mieux meriter quel que chose, & ne l'auoir pas, que l'auoir & ne la meriter pas; veu que la metite est honnable, & la iouyssance n'est qu'vtile.

Toutesfois en la pratique de l'honesteté il faut auoir esgard aux degrés de l'obligatiō: car le bien general doit estre préféré au particulier; & l'homme qui merite, à celuy qui n'a rien merité de nous. C'est pourquoi ce desir est iniuste & deshonneste qui ne tasche qu'à tirer profit & commodité d'un chacun sans vouloir bien faire à personne, ni remunerer le plaisir receu, ne se souciant aucunement de la vraye gloire, ni de l'honneur qui suit toute vertueuse action. Car aussi est il biē difficile à ceux qui cherchent tant qu'ils peuvent leur profit de satisfaire à leur honneur, entant que le profit deshonneste est vn mespris de gloire, de la splendeur de laquelle tout cœur vertueux doit estre jaloux pour ne l'obscurer.

L'obscircir par viles actions , principalement les hommes nobles , & ceux qui sont esleuez en quelque dignité , soit par les lettres , ou par les armes : car l'honneur les oblige d'autant plus au devoir que plus ils sont distingués du commun.

C'est pourquoy le riche marchand n'est tant honnoré que le simple soldat , car ce-luy là fait amas de biens pour le seul respect de s'enrichir , l'autre vse de si peu de moyens qu'il a comme d'instrumens d'honneur , & apporte le fruit de son espargne à l'achapt de la gloire.

Que si le devoir naturel oblige vn chacun en sa vocation de profiter au publiq , à plus forte raison oblige il ceux qui sont nais ou esleués porte-flambeaus d'honneur , afin d'esclairer les autres par leurs exemples. Ce qu'ils ne peuvent iamais bien faire qu'en deliurant premierement leur cœur de toute auarice , d'autant que c'est la cause principale qui fait oublier aux hommes les choses qui appartiennent à l'honneur pour donner totalement leur cœur au gain , & ne penser qu'à cela qui peut accroistre leur reuenu , qui le plus souvent sert d'occasion à leur cupidité de les faire perdre miserablement , faisant actes indignes à gens de leur

G

profession ? Parquoy il est plus expedient à qui ne veut point faillir de viser tousiours à la Vertu, se la proposer tousiours pour but, & ne penser point qu'il y puisse auoir proffit hors icelle.

Car encore que le trompeur, l'hypocrite, le dissimulateur fasse ordinairement mieux ses affaires selon le monde que celuy qui est ouuert, hōme de biē, & de bonne foy: si vaut il mieux n'estre tāt accord, que d'estre trompeur & meschant. Car la fin de telles gens est tousiours malheureuse.

Et pourtant ceux qui ne cerchent en la société humaine que leur profit particulier son miserables & deceus, veu qu'ils n'apprehendent que le faux, par leur cupidité. Car le yray n'est aquis que par le devoir fondé sur la Vertu qui n'est autre chose que la pratique de bien faire à tous, non pour le regard du gain, ni pour l'espoir de la recompence, mais ayant esgard seulement que la vertu est le seul profit à l'homme de bien: car elle luy rend toutes choses vtiles, voire la recompence ne manque iamais à celuy qui a son devoir en recommandation, lequel estant bien exercé & administré nous ouure la creance envers les hommes, la creance les charges, & les charges nous apportent les richesses mo-

derées qui valēt beaucoup mieux que l'excés malaquis. Voila le secret du ciment qui vnit & conioint ensemble l'utile avec l'honnête. Car faisant autrement, ce n'est que tromperie, qui oblige la conscience d'en redire côte.

Chacun donc en particulier tant en son art qu'en son industrie, doit estre résolu & confirmé en trois points devant que jamais rien faire. Le premier que ce qu'on entreprend soit juste. Le second que les moyens qu'on choisit pour y parvenir soient légitimes. Le troisième qu'on n'excède point les limites de sa vocation soit publique ou particulière, ains qu'on demeure ferme & constant en icelle, pour servir à l'utilité commune. Car il n'y a rien qui soit plus agréable à Dieu, ny plus seant à l'homme.

Voila quel doit estre nostre devoir envers tous hommes, afin que nous donnions à Dieu la louange de tout, premierement du bien qu'il nous donne, & en après de la volonté & industrie que nous avons eue à le faire profiter, & en suite de la prosperité & succès qu'il y a donné, & finalement du loir & de la couronne que nous en attendons, scauoir est la beatitude & felicité, qui est le bâze & fondement de tous Biens.

Or auos nous donc représenté aus chapitres

G ij



precedens les principaux effets de la Vertu en l'homme , capables de là luy faire aimer & suiure : outre le merite qu'elle a en soy de sa nature. Mais pource que la recompence a beaucoup de pouuoir sur nous , & qu'elle a ce credit de nous faire affectioner d'autant les choses, la Vertu n'a point voulu estre sans cela. Et d'autant plus qu'elle surmonte en excellance toutes autres choses , tant plus riche & precieux est le salaite qu'elle presente au vertueux. C'est L'HONNEVR , & le PLAISIR, double bien sans lequel iamais elle ne marche. C'est ce qui nous reste à descrire.

D E S C R I P T I O N D V V R A Y
Honneur, & comme il se doit acquérir.

CHAPITRE VII.



Outes nos actions tendent ordinairement à la Perfection. Nous la desirons pour le bien qui y est, ne pouuans estre contens que par elle. L'imperfection apporte tousiours du desplaisir & mescontentement.

A ceste cause tous ceux qui ont écrit

de la beatitude, disent que pour estre contens & bienheureux il faut chercher la Perfection. Car nul ne peut estre dit bienheureux , s'il n'est parfait & accomply en tout heur & beatitude.

Nous ne la pouuons appuyer sur les biens, honneurs , & plaisirs du corps , d'autant que la perfection n'y est pas, puis qu'ils sont caduques & perissables, estans temporels. Il la faut donc chercher aux sciences & vertus de l'ame qui sont permanentes & eternelles , & aux quelles le vent contraire de fortune ne peut apporter dommage.

Que si toutes choses tendent à la perfection , & desirent ce qui leur est bon & propre ; à bon droit l'Ame de l'homme doit desirer ce qui luy appartient. Car puis qu'elle est immortelle, par consequent ne peut elle s'approprier les choses caduques & perissables: mais faut qu'elle soit ornée & enrichie de celles qui sont permanentes & propres à sa nature.

Or entre tous les Biens qui conuiennent à l'Ame, l'acquisition de l'Honneur qui procede des actions vertueuses , soit au fait Politique , soit au fait de la guerre , tient le premier rang ; d'autant que le plaisir & la gloire qui l'accompagnent est cōblée de Perfection.

G iij

Mais parce que le chemin de Vertu par lequel on y entre pour y paruerir, est fort proche de celuy du vice auquel les pauures mortels abusés & deceus se foruoient aisement, veu qu'en beau~~tip~~ de choses il y a telle semblance de Vertu & de vice, que si nous ne sommes esclairés de la droite Raison & viuement excités par la Vertu, nous prenons bien souuēt le faux Honneur pour ce~~luy~~ qui est de bon coing & de bon alloy. A ceste cause nous deuons bien prendre garde de ne nous abuser au choix, en prenant l'*vn* pour l'*autre*.

Car le vray n'est produit ni engendré que par la Vertu & par le deuoir, qui sont comme ses pere & mere legitimes & naturels, sans lesquels l'honneur ne peut estre ni maistre non plus que la chaleur sans feu, ni l'ombre sans corps : autrement ce ne seroit qu'*vn* fantosme d'honneur & *vn* bouillon de vaine gloire qui se forme souuent és cerueaux enflés & legers, qui ne viuent que pour le monde sans auoir soin de la principale fin de leur estre, & qui ne sceurent onques que c'est que vray Honneur, & moins comme il se peut & doit acquerir.

Nous le disons estre l'Esclat d'*vne* belle & vertueuse action qui reialit de nostre consci-

ence à la veüe de ceux avec lesquels nous vi-
uons.

Nous le pouuons encore dire Vn respect
& vne louange que chacun doit auoir
pour les merites de sa vertu tesmoignée par
plusieurs bons effects, approuués néatmoins
de tous les gens de biçp.

Ce n'est donc point vne chose imaginai-
re, ains c'est vn esclair ou vne lumiere qui
fait briller celuy qui en est le flambeau &
auquel elle est esprise. C'est vn bien diuin' qui
ne peut souffrir qu'aucū mal soit hōnorable.

Et pourtant ne s'acquiert il point qu'en
combatant premierement contre ses propres
affections, pour donner loin de la vanité,
loin de la presomption, loin de l'ambition,
loin encore de son propre bien, pour ti-
rer & tendre magnifiquement vers celuy
d'autruy, & sur tout vers celuy de la pa-
tric. Car ceux qui sont nais à l'honneur,
n'ont point de souhaits plus ardens ni plus
ordinaires que de seruir à plusieurs selon leur
pouuoir, & sacrifier leur vie pour le bien du
public, afin de fleurir au printemps eternel.

Tellement que la vraye louange qu'il faut
cercher consiste en deux points. Le premier,
est que nous soions tousiours trouués veri-
tables tant envers nous mesmes qu'en-

G iiij

vers tous hommes, afin que le tesmoignage qui reialit de nostre conscience à la veue de ceux avec lesquels nous viuons, nous serue de garent & de gloire contre le mensonge, d'autat que la Verité est le siege de l'Honneur.

Le second est de nous glorifier plustost de gaigner & surmonter des autres en tout bon devoir & office envers eux, que non pas en qlque autre aduantage qui soit pour la gloire modaine, ou pour nostre vtilité particuliere.

C'est en ce profond devoir vrayement vertueux & charitable, que les hommes genereux se donnent carriere dans les termes de leur vocation, pour acquerir & posseder ce grand & riche tresor d'honneur, & cete couronne de gloire qui ne leur peut estre destrobee ni iamais ostee, lors qu'ils l'ont vne fois acquise par leur Vertu.

Car comment pourroit-on blasmer ceux, qui v'ont accumulat merite sur merite, & qui ne se peuuent lasser d'enrichir leurs premiers bien-faits par les derniers? se monstrans tous-ours abreuues de ressentimens genereux, tous-ours bouillans & tres-desireux de renconter nouvelles occasions sortables à leur desir; ne cerchans autre gloire que le tesmoignage de leur ame, sans se soucier du fauorable iugement des hommes. Car aussi les cho-

ses sont beaucoup plus louables quand elles se font sans ostentation & applaudissement.

Et combien que toute sorte d'hommes ne soient pas nés à ce rare pouuoir que d'atteindre iusques au sommet de l'honneur, ni pour le fonder à perpetuité, si ne doivent-ils pas pourtant perdre courage de le pourchasser, ains penser, qu'il n'y a si petit qui nedoit faire plus de cas du peu qu'il en peut acquerir en sa vocation, que de tout le reste de ses moyēs: parce qu'en tel cas que l'honneur ne se puisse rendre tout à fait immortel, pour l'incapacité du subiet, au moins est-il tousiours le plus grād, le plus illustre, le plus recommandable, & qui dure le plus de tous les autres biens qu'il possede, entant que par icelui il laisse aux hommēs vne bonne odeur de sa vie, & aux siens vn bon exemple.

Mais d'autant que les qualités, conditions, & résolutiōs des hommes generueux qui font profession des armes sont d'autre poids & considerations que des autres Estats qui ne trauaillent que pour leur bien & profit particulier, au lieu que ceux-cy se proposent le bien & vtilité publique, pour asseurer le repos commun par leur trauail, par leurs dangers, playes, miseres, & souffrances; & conserver le bien public par leur industrie, vaillan-

ce, & perseuerance.

C'est à iuste tiltre que l'Honneur est le prix legitime & le digne loyer de leurs vertueuses actions. Car puis que la Vertu tient de la nature diuine, il s'ensuit qu'elle ne peut estre recogneuë ni aprecié par or, ou argent, ains plustost par les choses qui approchent la diuinité, telle qu'est la louange & l'honneur, bien approprié à qui iustement il appartiennent.

Or ne peut-il à nul plus iustement appartenir qu'au gentil-homme, & au vaillant capitaine; ni si magnifiquement reluire en part que ce soit, qu'aux charges & functions de la guerre, ausquelles on void les legitimes enfans de Mars tousiours animés de belles conceptions, sages en conseil, sobres en necessité, patiens en aduersité, iustes parmi la force, cauts & hardis en l'execution, diligens à poursuivre leur pointe par tout où la fortune se presente, mesprisans leur aise & leur vie quand il y va de leur honneur, ne mettans iamais leur vaillance à l'enchere, ni leur cœur au salairc, fuyans tousiours le mal pour suyure le bien, non par crainte ou par force, mais volontairement & pour le respect de la Vertu tant seulement: Laquelle aussi pour recompence les couronne d'une gloire qui

les fait distinguer de prix sur les autres hommes, tout autant que le Diamant est estimé entre les pierres de valeur: voire tout ainsi que le Soleil surmonte en clarté les autres flambeaux celestes, aussi l'honneur surpassé il en gloire tous les biens de la terre, la iouysance desquels nous ne pouvons auoir qu'en ceste vie: mais l'honneur fait les absens presents, voire les morts vivatis, par la memoire animée & poussée de siecle en siecle qui va toufiours representant les actions admirables de leur vertu, portés en triomphe sur les ailes des plumes eloquentes, qui ne se doiuent efforcer que pour les personnages d'honneur.

Voila pourquoy ceste couronne est deuë legitimement aux hommes qui vertueusement seruent l'Estat & le Prince, & qui s'exposans franchement aux perils pour la defense de leur pays remportent des cicatrices de gloire pour marques de leur valeur, avec vn beau tesmoignage en la conscience d'auoir fidellement serui leur Prince, & s'estre à bon escient esuertués à la garentie des choses sans lesquelles la Patrie ne peut estre qu'é misere & lagueur. Car comment scaurions nous prédre la vie en gré, ayat perdu la Religion, la Iustice, la liberté, & la Pudicité dōt-

ils sont apres Dieu les conseruateurs?veu que ces choses nous estans rauies, nous ne deuoſ plus souhaiter de viure au monde.

Tellement que ce deuoir tant important qu'ils rendent à leur patrie, leur aquiert à iuste tiltre cete qualité de noblesſe qui les enuironne d'vn̄e lumiere ſi brillante qu'elle ne ſe void iamais cſteinte en leur posterité. Car puis que la patrie, & la liberté publique ne ſont en affeurance que ſous la protection des armes, il ſeſuit que ceux qui en font profession, & qui ſe ſignalent par icelles pour le bien public doiuent eſtre non ſeulement rēſpectés & honnorés, mais auſſi éternellement guerdon-nés : Si bien que la Vertu de l'homme d'hon- neur a touſiours eſté le ſujet de ſa Noblesſe, ordonnée & concedée de tout temps par la commune voix des hommes, pour loyer & recognoiffance de ſon merite, pour le trans- porter à ſa posterité.

Ce n'est donc peu, naissant d'vn tige illustre,

Eſtre eſclairé par ſes antecelleurs :

Mais c'eſt bien plus luire à ſes ſuccelleurs,

Que des ayeuls ſeulement prendre luſtre.

Il ſe faut donc bien garder d'offuſquer ce flambeau, en degenerant de la Vertu de ceux qui le nous ont allumé.

Auquel accident tombent ordinairement

ceux qui ne tenans contre de leur deuoir, preferent leur repos & leur aise au seruice du Prince, & leur profit particulier à leur Honneur, sans considerer que la Vertu ne guer donne que la perseuerance en ses exercices iusques à la fin, & que iamais homme n'immortalisa son nom par faineantise & paresse, n'estant point raisonnable ny honnesté que celuy qui change la Vertu en Vice soit honnoré & respecté; peu que la Noblesse de race ne sert de rien à ceux qui se monstrēt vicieux, sinon de les condamner & descrirer d'auantage.

Car le vice est d'autant plus laid & sale en ceux qui portent cete qualité de Noble, que plus leurs ancestres leur donnent d'exemple de bien faire. Tellement que les os & les cendres des premiers parens qui leur ont acquis si cherement la splendeur dont ils brillent entre les hommes volontiers leur coutroient sus lorsqu'ils se debandent à quelque chose vilaine & deshonneste, si les sens leur restoient pour venger l'iniure qu'ils reçoivent & le deshonneur auquel il les font participer, pour recompense piteuse de l'honneur dont ils avoient enrichi leur naissance.

Ainsi les armes ont été permises aux Nobles pour les porter ordinairement en leur

flanc, sous cete confiance que tels hommes alaictés d'honneur dés le berceau, & esleués en Vertu, tant par art, que par la tradition & exemples de leur maison, ne se debanderont à choses qui ne soient seantes & iustes, & qui principalement n'aduancent le seruice du Prince & le bien du public.

Car aussi l'ordre de cheualerie ne fut anciénement institué que pour combattre pour la Foy, deffendre sa patrie, seruir son Prince en la guerre, quand on est mandé de luy. Et pour soustenir de tout so pouuoir les vefues, enfans orphelins, & autres personnes constituées en affliction & misere. Car combattre pour la Foy, est vn acte spirituel, lequel Dieu guerdonne en l'autre vie. Deffendre la patrie, regarde la conseruation humaine. Faire seruice au Roy, c'est satisfaire à la naturelle obligation deuë au superieur. Auoir soin des affligés & prendre garde à leur fait, c'est vn acte noble & vrayement vertueux, puis qu'il est plein de charité. Car celuy qui ne repousse l'iniure de l'oppressé, & ne s'y oppose quand il en a le moyen, le pouuoir, & le temps, rôpt & enfreint le lien de la société humaine qui doit estre principalement entre le peuples Chrestiens; & ne le faisant il est autant coulable que s'il abandonnoit en proye ses pro-

pres parens & amis.

C'est pourquoy la Noblesse se doit exercer continuellement , tant parmi les aduersités & hazards en temps de guerre; qu'en honestes occupations en temps de paix, & principalement aux œuures charitables. Car la chasse, les ioustes , la course des bagues , ne sont point exercices suffisans pour faire parade de leur Vertu , ce n'est pas là qu'ils se doivent arrester; elle requiert quelque chose de plus releué & de plus hazardueux.

Les grands personnages ont souuent désiré les occasions & les aduersités pour d'oner iour à la grādeur de leur courage. Aussi n'est-ce pas aux apprentifs, ni aux ignorans, qu'on donne la conduite des choses difficiles , mais bien à ceux qui par vne longue Experience se sont rendus capables & nécessaires tout ensemble. Car la Vertu ne rend pas seulement l'homme sage, & modeste, mais elle le rend aussi vaillant & magnanime: Elle luy oste la crainte des dangers , des douleurs , & de la mort, pour surmonter toutes difficultés par sa constance; de maniere qu'il achemine toutes ses actions à l'Honneur , comme au blanc de sa vifée.

Que si nous sommes hommes, & non pas
moîtres en Nature, pourquoy ne têdons no' à

cete perfection en trauersant couraueusement les difficultés qui se representent en la course à Vertu, puis que par elle nous sommes rendus vertueux & bien-heureux?

Cete resolution sera trop plus excellente que ne sçauroit estre la possession de tous les biēs & honneurs du monde, lesquels vn grand esprit mesprise ordinairement comme choses caduques, transitoires, & vaines ; pourtant cerche il sa felicité & beatitude en choses meilleures & perdurables. Car ces deux principes naissent en l'ame de l'homme par la nécessaire conséquence d'vne mesme vérité, d'estre bien-heureux & d'estre vertueux, ce dernier autant nécessaire à l'homme, comme la felicité luy est naturellement souhaitable. Mais comme le souhait d'estre bien-heureux est tres-grand, aussi est-il tres-vain sans cete vérité laquelle nous apprend, que la plus belle science est d'estre homme de bien : & le plus grand honneur auquel on puisse paruenir est d'estre bien-heureux.

Parquoy l'Honneur qui ne se conforme à la Vertu, au devoir, & à la conscience, ne peut estre accompagné de gloire & felicité permanente. Et pourtant n'est-il aussi que va-peur & fumée procedant d'orgueil & de presomption qui n'a finalmenr pour salaire que

la

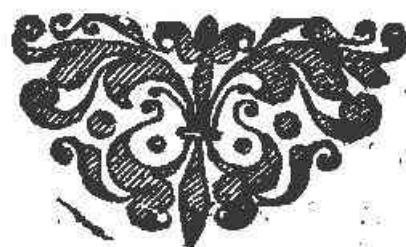
la honte, la hayne, & la moquerie du monde, avec vne horrible punition en l'autre vie. Mais celuy qui procede de la Vertu, esguillonne tout homme generueux à se bastir vn monumēnt éternel par actions louables & faits heroïques: & passant par infinites labeurs, & par les espines de mille incommodités, monstre qu'il n'afecte point l'Honneur par ambition ni ostentation: car s'il luy estoit possible de paruenir au but où il pretend sans souffrir, il ne se ietteroit point dans la peine de gayeté de cœur, si bien qu'il s'y fourre seulement parce que luy mesme estant materiel, ne peut secoüer l'ombrage de cete matière qu'en passant au trauers. Mais ayant franchy ces difficultés sous la seule apprehension de son devoir, réglé à la iuste conscience, il paruient au champ d'Honneur, où il prend le chapeau d'vne liberté qui est autant exempté de mort ni d'oubli, que son intention estoit esloignée de tout gain ou profit materiel, visante seulement au bien general de sa patrie, & au seruice de son Prince, si bien qu'il se fait voir tousiours viuant en la commune renommée des hommes.

Par consequent l'ame se trouuant ornée & enrichie d'honneur & de louanges a ce contentement qu'elle iouyt de cete grande felicité

H

té, laquelle prenant ses racines en la baze du cœur de ceux là mesme qui la possedent (& non aux choses externes & caduques) les accompagne en fin iusques au ciel, afin que l'amme & l'honneur soient ensemble immortels. Disons donc :

*L'honneur du vertueux iusqu'au ciel va croissant,
Et d'vn bien immortel la Vertu le couronne,
Quand sous les estédarts de Mars & de Bellone,
Poussé d'vn noble cœur il le va pourchassant.
Arriere donc oisifs qui vous allez paissant
De plaisirs vicieux: Cerchés qui vous guerdone,
D'autant que ce laurier on n'adiuge à personne,
Qui n'aille generueux les autres surpassant.
Arriere delicats qui desirés sans peine
Acquerir de l'honneur, vostre esperace est vaine:
Par traux on l'obtient, & non par la faveur.
Ce Tresor n'appartient qu'à personnes d'élite,
Qui vont s'accumulant merite sur merite,
Et par plusieurs bienfaits demostrent leur valeur:*



DV FAVX HONNEVR, VRAY
ſuſet de querelles.

CHAPITRE IX.

HNCORE que la Vertu soit contraire aux deux extremités vicieuses au milieu desquelles elle est située, si est-ce neantmoins qu'elle s'oppose plus directement & manifestement à l'vne d'icelles, & a plus de conformité & voisinance avec l'autre : tellement que la Force retire plus à l'Audace, qu'à la Timidité: Et le liberal approche & ressemble mieux au prodigue, qu'il ne fait à l'auaricieux.

A cause dequoy ceux qui ne ſçauent pas bien discernier le vray du faux par l'adrefſſe & conduite de la Raison, ſont fort aisément transportés en l'vne des extremités, ſelon l'inclination de leurs affections. De sorte que le vice croissant & ſe dilatant en malice, s'exhalé en l'efprit, & gaste l'intelleſt, & ayant abimé la Raison trāſporté l'ame deſtituée de conduite au vent de tout obiect qui ſe présente, laquelle eſtant ſeduite par les ſens, cede aux charmes de ſon onanmi.

H ij

*Lequel comme vn Tyran superbe en sa victoire,
Donne au sens tout pouuoir dessus les actions :
Si bien que son trophée & sa plus grande gloire,
C'est de nous voir conduits par toutes passions.*

Comme il aduient en ce point de l'Honneur, duquel la plus part des hommes font parade plustost par vne vaine Ambition de paroistre par dessus les autres, que pour vn droit zele de la Vertu dont faulxement ils se disent ornés & reuestus.

Cat si l'honneur n'est autre chose que l'escrat d'vne belle & vertueuse action, & vn bien diuin qui ne peut souffrir qu'aucun mal soit honnable, Comment est-il possible que l'homme se puisse dire vertueux & vallant, qui n'aura le courage que pour mal faire, des armes que pour assaillir les innocens, des forces que pour affoiblir les iustes, & des entreprises que contre le dessein general de ceux qui veulent la paix, au lieu de la guerre, le repos au lieu de la sedition, & l'amitié pour la rancune? Certoes la vaillance qui qui n'a pour obiect que le sang & le meurtre est vne brutalité pire que celle des animaux irraisonnables, qui n'offencent iamais que ceux contre lesquels la Nature a fait naistre vne perpetuelle inimitié: mais ceux d'vne mesme espece ne font iamais iniure à leurs

compagnons.

Or entre les vergongnes ou plustost infamies celle-cy n'est pas des moindres, qu'un gentilhomme aille teindre son espée dans le sang de son ami, de son voisin, souuent de son parent, & pour occasion friuole, avec lequel il n'ait fait auparauant qu'un liet, qu'une table, & qu'une bourse. D'où vient cela ie vous prie que d'une faulse imagination que le vray Honneur consiste à surmôter les autres avec la force, & à les faire trembler soubs soy : Ou qu'il ne faille point estre prisé, si on ne les gourmande, si on n'assaut leurs vies, & si on n'espand leur sang?

Ce sont les fruits de ce faux Honneur. Car aussi l'Ambition qui le produit n'est iamais sans querelle. Chacun ioue à bouté-hors, & à prendre la place de son compagnon, ou à le raualer s'il peut, si bien que le plus audacieux est tenu pour le plus braue. C'est ainsi qu'on change aujourd'huy la Vertu en vice, & la vaillance en temerité, avec aprobation de tous, sous pretexte, qu'il faut maintenir son honneur. Toute autre voye & moyen qu'o y scauroit apporter, n'est q' simplesse, coüardise, & lascheté de cœur. Il se faut sacrifier soy mesme à sa passion, & servir de victime au diable pour estre immolés en duels, avec eternelle damnation.

H iiij

Ce mal ne procede que de l'ignorance ou mespris de la cognoissance du vray Hōneur, & du parfait vsage de la Vertu, laquelle apprend aux hommes les moyens de temperer l'ardeur de leur dreglement: & les enseigne plustost à se taire que de mal parler: à s'humilier & non à frapper, à donner du nostre & non à prēdre l'autruy: à trauailler d'estre vertueux, & non à courir apres vn faux Hōneur; & finalement à pardonner les iniures, & non à se venger.

Car la plus belle vengeance, & la plus honorable victoire que nous puissions remporter de nos ennemis, sera de les surpasser en diligence, en bonté, en magnanimité, biensfaits, & courtoisies dont ils se sentiront & confesseront plustost vaincus & contrains de fermer leur bouche, & reprimer leur lâgue, que pour autre force que nous leur puissions opposer.

Tellement que l'homme vertueux ne doit considerer autre chose en toutes ses actiōs, sinon si elles sont justes ou iniustes, bônes ou mauuaises, afin q par le iugement de la Raison il puisse discerner le vray du faux, & monstrier qu'il n'a pour but que la Justice & l'équité.

Et pourtant ceux qui souffrent pour choses iniustes, ni ceux qui combattent pour leurs cōmodités particulières, sous quelque pre-

texte que ce soit, n'estans menés du seul ze-
le de la Vertu ne se peuuent vanter que fau-
cement d'estre ornés des qualités requises à
tout cœur vrayement genereux. Car la vi-
Etoire qui s'achepte avec le sang de ceux qui
nous ont ou peu ou point offendé, est vne
pure deffaite de nostre renommée. Mais cel-
le là est bien plus noble & incomparablemēt
plus loüable en celuy qui se scait vaincre soi-
même en pardonnant à ses ennemis. Car
peu d'hommes se trouuent tant iustes qui
puissent oublier & passer legerement les in-
iures qui leur sont faites, n'estant cela pro-
pre qu'au cœur magnanime qui monstre
seulement estre fasché de celuy qui s'est vou-
lu deshonoré luy faisant tort, en l'offen-
çant. De maniere que pardonner ces insolé-
ces là, & oublier les iniures qu'on reçoit de
ceux desquels on se pourroit bien venger,
est chose fort loüable & propre aux nobles
& vertueux courages, qui scouent & peuuent
reprimer la furce de leur courroux, & ne ré-
dite mal pour mal.

Non qu'il ne soit licite au Gentilhomme &
à l'homme de guerre de demander raison du
tort qui luy est fait par la iustice de son me-
stier, principalemēt en fait d'hōneur qui est
attaché aux armes: mais il y doit proceder en

H iiiij

sorte que sa conscience luy serue de suffisant
tessmoing de la verité de sa querelle, laquelle
il doit tousiours fonder sur iuste cause, & en
tirer Raison par voies licites & satisfactions
honorables. Car quiconque fonde vne
querelle mal à propos, ou prend plus de sa-
tisfaction qu'il ne doit, se deshonneure soy-
mesme; d'autant que l'honneur consiste en
l'entier & splendide aquit du devoir, qui no⁹
oblige de ne rien faire contre droit, ni co-
tre le sentiment de nostre conscience soubs
quelque pretexte que ce soit, non pas mes-
mes pour la mort ni pour aucun tourment,
ains d'encurer fermes & constans en action
& parfait usage de vertu, pour se tenir aux
choses veritables, honnestes, & bien seantes,
pour l'amour delles mesmes, & non autre-
ment.

Car l'Honneur ne peut subsister là où la
Vertu deffaut, ni la Vertu ne peut porter ce
titre, si elle n'est fondée sur la Verité: parce
que la verité est le siege de l'honneur. De
maniere qu'un homme est deshonoré lors
qu'il reçoit un dementy s'il ne monstre qu'il
soit véritable, parce que la vertu n'estant
fondée que sur la verité, il aduient que tout
aussi tost que la verité deffaut, la vertu viēt
aussi à deffailir, & par consequent l'honneur

se perd : De là s'ensuit qu'un homme sans la vérité est despouieu d'honneur, mais avec vérité ne peut perdre son honneur quelque iniure qu'on luy face.

C'est pourquoy l'homme prudent ne lasche iamais vn dementy à la volée , sçachant tres - bien qu'il s'offenseroit soymesme , le donnant mal à propos , & sans iuste voire nécessaire occasion. Il sçait bien que la suite de cete parole mal proferée , l'oblige à combattre , ou à satisfaire celuy qu'il pourroit auoir offendé : tellement qu'il tempere l'ardeur de sa cholere , pour ne rien dire ou faire par passion , dont il se puisse repentir a- pres.

Et tout ainsi que son intention & volonté n'est point d'offencer personne ni de parolle née fait , aussi prend il soigneusement garde que tous ses propos soient tellement fondés en Raison & sur la Verité , qu'il ne puisse par ses parolles donner occasion ni subiect à ceux avec lesquels il a affaire , d'auoir aucune prise sur luy.

Car encore que celuy qui est dementi i- iustement & sans raison ne puisse perdre son honneur , si est-ce toutesfois que cela im- prime en la phantasie des hommes que celuy qui la receu , est vn hōme destitué de vertu ,

puis qu'il est taxé d'estre vn homme sans ve-
rité; si bien que le vulgaire qui croit plustost
le mal que le bien vient à penser mal de luy
tout le temps qu'il demeure sans satisfaction.
En ce regard là le dementy offend le cœur
& l'honneur de celuy qui le reçoit.

Car à parler propremēt & en termes de rai-
son, nul ne peut oster l'honneur à vn autre,
s'il ne le priue quand & quād de la Vertu qui
l'accōpagne, & avec lequel l'honneur fait sa
demeure. On peut bien oster l'espée à vn hō-
me tant vaillant soit-il, & le desarmer: il peut
receuoir des souflets, bastonnades, & coups
d'espée; veu que ce sont cas & accidens des-
quels personne ne se peut garder; pour autāt
que celuy qui mesprise sa vie, est maistre de
celle d'autruy. Mais vn hōme sage & prudēt
ne peut estre vaincu ayant la Vertu pour ses
armes; d'autāt qu'elle ne peut estre rauie à ce-
luy qui la possede. Et pourtant il n'y a que l'hō-
me propremēt qui se puise soy mesme priu-
de son hōneur, en se sequestrāt & separant de
la Vertu, pour s'adōner au vice & au mēsōge.

Soyés donc vertueux & vous seres hōnoré,
& n'ayés peur qu'un autre vous priue de vo-
stre hōneur. Car ce thresor ne peut estre oster
au vertueux, qui n'affecte point la louāge par
ostētatiō, mais seulement il aymē son honneur
pour le payement de ses œuures, lesquelles

doient tousiours estre iugées & approuvées des hommes sages & vertueux , & non pas du vulgaire ignorant , moins encore des vicieux & querelleux, parce que l'opiniō de telles gens doit tousiours estre suspecte, tant parce qu'ils ont faute de bon iugement pour discerner le vice de la vertu, que pour ce aussi que les affections du vulgaire sont tant corrompues , qu'ordinairement il aime & estime plus le mal que le bien.

En quoy tous les Ambitieux de ce faulx honneur monstrent bien leur folie: car nous nous mocquerions d'un homme qui se rapporteroit à vn aveugle pour iuger de la couleur de son manteau: Et ne cōsiderōs pas que quand nous dependons de l'opiniō & approbation d'un peuple ignorant, nous commettons le iugement de nostre honneur & de nostre vie à gēs qui ne voiēt goute és choses qui sont dignes d'estre louées ou vituperées.

Il ne faut donc suiure sinon le iugement des Sages & vertueux, d'autāt qu'ils maniēt l'honneur d'autrui cōme le leur propre, & ne fauorisēt q celuy qui merite d'estre honoré pour sa Vertu. Car aussi ne faut il iamais mesurer l'honneur & la louāge d'autruy à nostrē passiō, ains à son iuste merite ; à cause que la passion obte le iugement, & nous rend injustes.

Celuy donc n'est digne d'honneur qui fait

iniure à vn autre: au contraire il se deshonneure soy-mesme, monstrant par ses actions qu'il est induit d'vn inique & malin esprit à faire sans raison ce qu'il fait. Car si l'on prend bien garde au commencement des parolles , on ne trouuera point de raison pour laquelle lvn doiue offendre ou iniurer l'autre : veu que Dieu a donné aux hommes le iugement accompagné de raison avec laquelle ils doivent decider leurs differens , & non avec iniures , parce qu'iniure proprement est action iniuste , ou acte sans raison , qui ne peut partir d'un cœur gene-reux, lequel aime mieux receuoir le tort , que d'en faire à autruy.

Tellement que la premiere cause qui induit le cœur de celuy qui offence , ne peut e-stre que l'iniquité & vicillaquerie qui est en luy , vraye source des actions iniustes & des-honnêtes. Pourtant faut il reputer pour des-honnête & indigne d'honneur celuy qui fait tort à autruy ou l'iniurie. Et cōme tel il doit estre à bon droit mesprisé , s'il ne donne iuste & conuenable satisfaction à celuy qu'il aura offendé , sans luy faire auoir recours au ducl pour en tirer sa raison : & ne le faisant , il est certain que l'iniure retourne tousiours à ce-luy qui la dite ; tout ainsi que la poussiere re-

jallit aux yeux de celuy qui la souffre, de maniere que la honte & le blasme demeure sur celuy qui pratique les iniures.

Neantmoins comme on se doit soigneusement garder de releuer vne offence mal à propos, & bastir là dessus vne querelle : Aussi lors qu'elle est formée il n'y faut rien laisser du sien: Car lvn & l'autre est prejudiciable à l'honneur, lequel se doit tousiours conformer à la conscience, vray tesmoing de la vérité que nous soustenons. De sorte qu'il ne faut iamais s'opiniastrer en vne querelle quand nostre conscience nous accuse. Car puis que la vérité est telle que l'homme en ceste vie ne demeure sans faire faute, celuy là est digne de plus grande louange, qui le plus tost la reconnoist, & se dispose à la corriger & amender avec deuë & conuenable satisfaction. Dequoy tant s'en faut qu'il mette aucun blasme, que mesme il ~~en~~ augmente son honneur & sa reputation, de ce que comme homme il se gouerne par les loix de la raison & de la modestie, n'estant rien plus inique & deshonneste que de les mespriser; parce que l'homme est seulement homme tout le temps qu'il vit par l'adresse & conduite de la Raison. Car ce qui se fait avec elle est bien scant & loué de nous; mais ce qui se fait au

contraire est touſiours à blasmer. Disons d'q

*Le Vray Honneur fondé sur la Vertu
Eſtue l'homme à la gloire immortelle:
Le faux honneur d'un masque reueſtu,
Le precipite en debat & querelle.*

D V P R E T E N D V F O N D E M E N T
*des Querelles, dont le faulx honneur feſert
comme de ſubiet pour ruiner l'homme
par ſoy-mesme.*

CHAPITRE X.



V E R E L L E, C'est la complain-
te d'vne offence que nous pre-
tendons auoir été faite en no-
ſtre Honneur.

Or l'Honneur est attaqué ou
de fait ou de parole.

Le fait git en la main mise qui offence ou
le corps, ou les biens.

Non toutesfois que ſur la perte faite par le
rauage des biens, ou ſur la douleur du coup,
l'homme noble fonde ſa querelle: mais ſur l'of-
fence qui en reuiêt diuerſemēt à ſon hōneur.

Car ceux que la Nature ou l'Art ont eſle-
ués au dessus des autres ne font eſtat dea

moyens qu'entant qu'ils sont instrumens de gloire: Et pourtant ne prennēt à iniure le bien osté, ou l'affliction, si l'honneur n'y est quant & quant interessé: car il l'iniure est proprement definie, Vne action iniuste, & qu'en l'action iniuste il y ait rauissement du Bien, ils estiment que rien n'est commis d'iniuste envers eux, quād rien ne leur est emporté de ce cequ'ils estimēt leur seul Biē qui est l'hōneur.

Par exemple, le Cauallier allant à la guerre rencontrera l'ennemi en teste, sera vaincu, sera mal mené en sa personne, incommodé en ses biens, receura des playes, & paiera rançon: toutesfois il ne formera complainte particulière de cet acte, d'autant qu'il n'y va rien du sien, c'est à dire de son hōneur. Il n'y perd dōq rien de ce qui est son principal bien, & par consequent il ne luy est point fait d'iniuste.

Mais si on l'attaque en l'honneur, & qu'on diffame sa reputation il s'en offence, & recherche raison d'autant plus sagement qu'il le fait conformément aux loix, qui n'ont iamais constraint aucun d'endurer ce qui blesse son nom & sa gloire.

Neantmoins parce que plusieurs querelles sont iournellemēt fondées par les Gētils-hōmes, sur vn interest souffert aux biēs ou au corps. Et que le seul interest de la Vertu

ou de l'honneur doit estre la fin de toute noble resolution: La cause de telles querelles seroit bien-tost amortie (comme vn feu sans aliment) s'ils n'auoient des bras pour bien faire , & des moyens pour s'entretenir & contribuer aux fraiz. Car les moyens sont honnoraibles estans emploiez aux vertueuses actions , & en l'exercice de la Vertu mere de l'honneur: tellement que plus le ciel en despart aux grands , plus leur amoncelle il de gloire. Car la puissance accomplie est sur toutes choses reuerée par vn droit de gens qui nous commande d'honnoiter ceux qui peuuent beaucoup , entant que leurs desseins sont tant plus excellens, que plus ils ont pouuoit d'effectuer ce qu'ils ont volonté de faire.

Voila pourquoy la Vertu (qui n'est point vne chose feinte ni imaginaire) est touchée auvif quand on luy endommage les moyens de ses fonctions qui gisent au corps & aux biens : de sorte que les gens de bien exercent la Vertu quand ils visent prudemment de leurs moyens , & qu'ils traïstent leurs corps conuenablement aux actions de Temperance, Modestie, Magnanimité, & autres exercices honnoraibles , employans l'un & l'autre pour conseruer l'honneur.

Mais

Mais lors que l'iniure de fait procede d'audace & brauade , telle voluptueuse caprice est si desreglée, que le chastiment en est tres-digne de l'homme d'honneur , quand mesme il n'y seroit point particulierement interessé. Mais quand elle s'adresse à luy il en est d'autant plus viuemēt piqué que plus l'audace de ce fait met en doute son courage: car ou l'audacieux desire d'en tirer preuve , & s'y excite par la pointe de cest affrót : ou il y procede si temerairement, qu'il estime que celuy qu'il attaque soit d'ame trop raualee pour oser faire semblant de s'en ressētir. Or l'une & l'autre intention offeuce, & baille suiect de complainte; car l'honneur est importuné.

Ce qui doit neantmoins estre entendu des personnes qui marchent au pair, ou qu'il y a peu d'inégalité. Car si le grād braue le moins, l'infamie en reste à l'agresseur , pource que l'inégalité des forces luy desrobe les moyens de s'en ressētir. Or rien de contrainte n'aporte deshonneur; non plus qu'aucune action n'est honnable qui n'est libre.

Quand à l'iniure faite de parole qui offeuce, elle est de mesdise, ou de mocquerie: car l'une & l'autre est tres-aigre au braue cœur.

La mesdise attaque directement l'honneur: car elle le met au dessous du vice qui

estouffe la gloire, puis que la Vertu la produit. Et encorc que l'accusation soit fauce, si met elle en brame l'honneur, dont apres il est mal aisē de s'en lauer. Or en l'honneur tout y doit estre tellement net & poly qu'il n'y paroisse aucune tache. Pour ce respect la calomnie est condamnée par toutes loix diuines & humaines. Et parce que la calomnie & mediasance s'aide des escrits aussi bien que de la langue, tous libelles diffamatoires sont à bon condamnés de crime.

La mocquerie est aussi parolle qui offence extrememēt, quand elle part d'un esprit offensif; d'autant que c'est la mere du mespris qui d'one argumēt de vice, & consequemēt affoiblit l'honneur: ou pource aussi que la personne bien née en conçoit de la honte qui allume en elle vne ardente cholere quand l'age est encore verd: ou vne extreme indignation quand les ans donnent la capacité de iuger de l'offence, qui est volontiers lors que le temps doit auoir apporté tant de sagesse qu'elle oste toute prise à la dét du mocqueur. Celuy donc qui se voit piqué en ce defaut, ne peut qu'il n'en soit mescontent: Car de fait s'il est dur au vaillant homme de ne se voir prisé condignement à son merite, quel regret luy est-ce d'apperceuoir que ce qu'il dit, ou fait est pris en derision;

Neantmoins les plus sages n'aduouent pas qu'on se formalise de toute parole de risée, parce que ce n'est pas la parole qui offense, mais l'intention qui pouffe la parole dehors, (comme la poudre fait la balle) C'est d'oc à elle qu'il faut auoir esgard plus qu'à la parole, bien qu'elle semble de prime face outrageuse. Car cōme la louāge pronōcée avec intētiō mauuaise & d'vne ame piquāte, iniurie & dōne occasiō de querelle: la gauſſerie qui ne part d'vn esprit malin, ne doit point aussi offendre.

La iustice donc d'vne querelle fondée en parolles, dépēd de la seule intētiō, parce qu'elle determine le biē ou le mal de nos actions. Car cōme la volonté dōne mouuemēt à nos membres pour agir, aussi est elle le principe du bien ou du mal qu'ils font.

Toutesfois outre l'intētiō, ceste iustice peut estre restante à certaines circōstāces lesquel les l'hōme d'hōneur (qui doit euter nō le cōbat mais le debat) doit considerer deuāt que de se formaliser, quād mesme l'intētiō paroifroit mauuaise. Car celuy qui parle, vſe quelque fois de parolles si generales, que si qlque particulier les interprete de loi il est iaiuste en sa querelle, & se fait tortluy mesme : les accommodant à ſa vie, il se declare coupable, & en appaſſe ſe decelle, comme eſtant

I ii

croyable que le ver de sa conscience le point
en l'interieur, qui luy fait chercher vne excu-
se devant qu'on l'accuse. Il n'est donc licite ni
honorables de releuer vne parole qui peut
estre interpretee comme dite en passetemps.

Mais sur toutes parolles l'on estime celle .
là offenser au vif qui accuse du manquement
de foy ,d'autant qu'il n'est loisible (fut ce à no-
stre dam) de manquer à la foy ni à la parole,
car nostre intelligence se conduisant par el-
le seule , celuy qui la fausse , trahit la société
publique , & dissout toutes les liaisons de cō-
merce & d'amitié. Dailleurs celui qui donne
sa foy & sa parole , & neantmoins ne la tient
pas, se dement soy-mesme , & par consequent
se priue de l'honneur que tout autre ne luy
peut oster , & par mesme moyen énuelloppe
avec soy la couardise & lacheté de cœur.

Que si l'accusatiō faulse donne legitime occa-
sion de querelle, le manquement de foy donne
pareillement iuste cause de cōplainte contre
le defaillant: car c'est donc argument de mes-
pris , dont il est raisonnables de s'esclaircir.

Et pourtant l'homme accusé de perfidie
doit s'efforcer de faire voir le contraire par
toutes voyes deués & legitimes , afin d'eslo-
igner de foy vne si triste reputation.

Il y a encores des querelles qui se batissent sus
yn esprit de ialousie qui sont entre toutes les

plus iniustes. Car ce mouuement part d'envie, qui est indigne de personne bien née, à laquelle il appartient d'exceller en toute espece de belle qualité, & d'aimer la Vertu si parfaictement que tous ceux qui en sont doués luy soyent chers & precieux: non odieux: Il faut auoir dueil de l'ignorance, bêtise, ou autre misere d'autruy, nō se douloir de l'excellence, sagesse, & felicité de son compagnon. Qui conque querelle aucun par enuie, il tesmoigne contre son intention la probité de celuy auquel il se fait ennemy, & quāt & quāt d'ōne assés à cognoistre le tort qu'il a, puis que l'on ne peut raisonnablement se plaindre d'un hōme Vertueux.

Voyla en somme à peu pres sur quel fōdement la pluspart des querelles sont basties: Nō que i'aye icy entrepris d'escrire les moyens qu'il faut tenir, ni les raisons qu'il faut apporter pour les decider lors qu'ō y est entré: ains seulement les remedes propres pour les fuyr & esuiter, tant pour ne se departir de la Vertu en faisant quelque chose contre le deuoir & l'hōnesteté, que pour ne donner subiect de venir à ce tant inique combat de duel, auquel l'homme hasarde son ame, son honneur & sa vie en se sacrifiant soy-mesme à son aveugle passion. Car il n'y a point de plus grāde igno-

I iij

rance aux hōmes que de vouloir faire Dieu iuge en vn duel lequel il n'aprouue point, soubs esperance que son iuste iugement iugera iniustement à nostre faueur.

Mais pour bien esuiter ces funestes combats, & ces dangereux escueils, il se faut garder du vent qui nous y pousse. c'est la CHOLERE, dont il nous faut parler en ce

CHAPITRE XI.

LA Cholere est vn bandeau deuāt les yeux de la raison qui l'empesche de recognoître le vray Hōneur, & qui aueugle tellement l'homme, qu'il embrasse le faux, & se priue miserablement du salaire de la Vertu.

C'est vne passion qui ne trouble pas seulement l'esprit de ceux qu'elle maistrise, mais aussi des autres qui ont affaire à eux. De façō que là où elle domine, les amis ne peuuēt pas longuement durer ensemble que tout ne soit rempli de bruit & de noise. Car c'est vne tēpête qui rōpe le maistre & le gouvernail de nostre vie, ne nous laissant aucun moyen pour la bien gouverner.

C'est vn feu gregeois qui brusle & cōsōme tout ce à quoy elle s'est vne fois attaquée, sans qu'on ait moyen de l'esteindre qu'avec grāde difficulté, quand on lui a donné tāt soit peu de temps pour s'allumer. Tellement que l'homme cholere ne differe en rien de celui

qui est enrageé que pour le regard du temps
tant seulement: car ce qui est perpétuel en l'vn,
est temporel en l'autre.

Ce qui doit bien esmouuoir tous ceux qui
veulent chercher le repos de leur esprit, où
n'empescher celuy des autres, à fuyr soigneu-
sement cete passion, veu que c'est la racine &
la source de la plus grande partie des querel-
les, duels, procés, & ruines dont sans cesse le
monde est agité.

Pour fuyr donc cete passion, il faut premie-
rement cōsiderer les maux qui en aduiennēt,
en apres les causes qui la produisent, & finale-
ment les remedes & moyens propres pour la
corriger & moderer.

Quāt aux maux qui en viēnent, le premier
& le plus grād est qu'à son arriuée elle esteint
en nous toute la lumiere de nostre Raison, sās
laquelle nous n'auons ni conseil ni adresse en
nos affaires: Elle fait cōme vn Tyrant, lequel
oste les estats & le conseil d'vne Republique
lors qu'il l'a occupée, n'y laissant personne qui
puisse contredire & s'opposer à ses desseins, a-
fin d'ordōner toutes choses à son appetit. Car
ayāt auissiraui de nos esprits tout le cōseil & le
bon iugemēt qui y peut estre, elle tire à soy le
gouuernement de nos personnes, pour nous
precipiter par apres en toutes nos actions par

vne aveugle & desordonnée impetuosité:

Dont on peut inferer que puis que la choler est l'usage de la Raison, par consequent c'est la ruine de toutes les vertus.

Elle renverse la pieté par ses blasphèmes & iuremens: la charité par ses iniures & déportemens: la justice par sa violence: la modestie par sa rage & fureur.

Elle empêche l'homme, de bien mediter ce qu'il veut faire, & ne luy permet de croire & suivre bon conseil car elle le rend presomptueux en telle sorte qu'il ne trouue point de meilleur aduis que le sien: d'ailleurs elle precipite la langue en vn abisme de fautes par ses paroles mal proférées. Car des iaiures opviennent aux mains, aux cōbats, & aux meurtres tant detestables devant Dieu & les hommes.

Les causes qui produisent la choler, sont l'orgueil, la presomption, l'impatience, & la temerité.

L'Orgueil oste la cognoscance de nous mesmes, & nous priue de l'humilité tant requise à l'homme vertueux, pour luy seruir de mors & de bride à dompter cette passion, & la ranger à la raison.

La Presomption affusque la Prudence par laquelle l'homme se doit sagement conduire en tous ses affaires & propos.

L'impatience destruit la Temperance tant

necessaire à l'homme pour retenir en medio-crité ses desirs & inclinatiōs, & moderer toutes ses actions.

La Temerité renuerse tout droit & iustice en l'homme, pour faire & dire toutes choses sans raison, & sans conseil. Celuy qui est subiect à ce vice est indigne de commander ou faire grandes choses.

Croire de leger tous rapports, est aussi cause de cholere. Car il est impossible que celuy qui a les oreilles tendres n'ait aussi les mains sanguinaires, d'autant que les calomnies & detractions causent vne douleur en l'esprit de ceux qui se veulent arrester à les entendre. Si bien que pour l'auoir paisible, il ne faut donner lieu ni accés aux flateurs & detracteurs.

Car quiconque se laisse emporter à leurs rapports se precipite fort aisément à la cholere, au sang, & au meurtre.

Le remede pour corriger cete passion, est de preuenir la cholere, la ranger à la raison, sans attendre qu'elle soit formée: mais à l'instant mesme que nous sentons quelque alteration en nos esprits, & que le pouls de nostre cœur est plus esmeu qu'il n'appartient à vne bonne & iuste température; nous deuons faire comme à vni feu, lequel nous estcignons avec toute diligence dès qu'il commence à

s'allumer, n'attendans pas qu'il se soit saisi des poultres & solueaux de la maison, pour ce qu'alors que toutes choses seroient embrassées, pour neant essayeroit-on à y pouruoir. Aussi ne faut-il pas attendre que nous soyons tous bouillans & enflambez de courroux pour y remedier: mais lors que nous apperçuons la passion au dedans, & les occasions par dehors nous esguillonner & porter à la cholere, nous deuons en mesme temps employer toutes les facultés de nostre ame, pour nous deffendre & opposer à la violence qui nous est faite: car il y a moyen de la dissiprer au commencement, (comme vne Tyrannie) n'eluy obéissant point & ne lui donnant aucune autorité sur nous: mais si nous luy donnons le loisir de croistre & de se fortifier, elle domine peu à peu, & se rend à la parfin inuincible.

Et par ce que la langue est vn dangereux instrument à la cholere, il faut aussi soigneusement remarquer les fautes que cete passion nous fait commettre par paroles lors qu'elle se met aux châps; afin de la contenir par la prudence dans les barrières que Nature luy a donné pour prison.

Que si chacuñ de nous auoit bien considéré son naturel pour dire le dernier Adieu à l'Orgueil, & à la Presōption par nostre humi-

lité, si nous auions si bien profité en l'escholle de Vertu, que toutes nos affections fussent réglées par la droite Raison: Si nous auions aprins par icelle à porter indiffermēt l'aise & le malaise, le trauail & le repos, la poureté & l'abondāce, la ioye & la douleur, & q toute nostre cōversation fut ornée de Tēperance, il est certain que no⁹ ne serions pas si enclins ni si prōpts à nous courroucer cōme nous sōmes.

Et qui pourra croire que nous soyons capables de soustenir les grāds efforts & les violētes passiōs desquelles l'hōme vertueux est biē souuēt assailli, vcu que nous sōmes si aisēmēt surmontés par la cholere, & qu'vne petite parolle qui sera aucunefois dite sās y pēser, suffit pour tout incōtinent nous passiōner, & mettre hors des termes de constance & de raison?

Aprenōs dōc de fermer les portes de nostre cœur à la cholere, & le munir si bien de tous costés, qu'elle ne le puisse aucunemēt enfoncer. Car il n'y a point de cœur pl⁹ genereux q celuy qui peut reprimer l'ardeur de son courroux, ni de plus beaux trophées que ceux que no⁹ pouuōs dresser de nousmesmes, ni de plus magnifiques triōphes que quād nous pouuōs mener deuāt nous nos passiōs cōme seruies & captiues, de peur que domināt en no⁹, elles ne nous rauissent la trāquillité de nostre esprit &

le vray repos & plaisir dont la Vertu accōpagnel'Hōneur; & qu'elle nous dōne pour vne de ses plus grandes recompences, selon la fin de nos desirs: C'est ce qui nous reste encore à descrire au chapitre suiuant.

D V R A Y R E P O S E T P A R F A I T

*plaisir dont la Vertu accompagne l'Hon-
neur, pour combler l'homme de felicité*

CHAP. XII.



Ovs hommes naturellement desirerent leur aise; & ne cerchēt qu'à se mettre en vn estat auquel ils puissent estre contens. Tous leurs labours, leurs imaginatiōns, leurs conseils, déliberations & entreprises tendent à cete fin, Mais nul ne trouue ce qu'il cerche, chacun se plaint fort souuent de sa condition, & de ses fortunes, & par ses complaintes monstre qu'il n'est pas satisfait.

La Raison est qu'ils cerchent en ce monde, & en cete vie, ce qu'on n'y scauroit trouver. C'est au ciel que cela est reserué à ceux qui recognoissans la vanité de ce monde, & de toutes les choses qui y sont, s'estudient peu à peu d'en arracher leur cœur, & les leuer en Dieu, auquel comme en vn port assuré

ils trouuēt le repos que pour neant ils eussent toute leur vie cherché ailleurs.

Car par demonstations certaines tirees de la cognoissance de nous mesmes nous apprenons que ceste vie terrienne est vne course par laquelle nous tendons à vn meilleur pays qui est le celeste : dont il s'ensuit que nous deuons tellement user de nos corps & de nos biens soit pour la necessité presente, soit pour la delectatio & recreation, que tout aide à nous faire aduancer de plus en pl' vers ce lieu où git nostre souuerain Bien.

La chose est longue & difficile, mais aussi est elle grande, plaisante, & profitable, & qui merite bien que pour l'acquerir nous n'y espargnions rien. Car c'est vn bien si precieux, que nous n'en saurions auoir si peu qu'il ne soit suffisant pour recompenser toutes nos peines.

Et parce que les discours & remonstrances qu'on peut faire de l'excellence & beauté de la Vertu pour nous attirer à son amour & de la laide & monstrueuse forme du vice pour nous le rendre odieux & detestable, ne sont remedes assés puissans pour guerir nos passions, & appaier les perturbations de l'esprit. A ceste cause le plaisir & la douleur nous sont proposés en l'eschole de Vertu

pour tenir le gouernail de toutes nos actiōs, l'vn seruant de salaire & de recompēce , l'autre de peine & de tourment. Car il n'y a celiuy qui ne soit incité d'entreprendre & de faire ce qu'il fait , pour le respect & consideration qu'il a de l'vn ou de l'autre.

Il reste donc pour la closture de ce petit traisté de representer quelle & combien est grande la delectation & le plaisir que l'homme Vertueux reçoit en la iouissance de ce grand & riche thresor d'Honneur & de felicité que la Vertu lui fait posseder tant en ceste vie que principallement en l'autre. Sçachons donc que c'est de plaisir & de delectatiō.

Nous disons que c'est vn contentement que donne vne action parfaictē accompagnée de cognoissance.

Les choses inanimées sont bien capables d'action, mais parce que c'est sans cognoissance de ce qu'elles font, elles ne peuvent recevoir aucune delectation.

Neantmoins toute action avec cognoissance ne porte pas son plaisir ni sa delectation.

Il faut qu'elle soit parfaite pour estre delectable. La deffectueuse & l'imparfaite apporte plus de desplaisir que de plaisir.

Deux choses sont nécessaires pour rendre vne action parfaite, & par consequent pour

Enfanter la Delectation.

Vne bōne cōstitution en la faculté qui agit, & en l'obie&t aussi sur lequel elle se doit occuper.

Il n'y a point de plaisir à regarder si l'œil n'est bien disposé, & si l'obie&t n'est beau : ny de contétement à ouir, si on a l'oreille dure, & si la musique ne vaut rien. Mais si la chose qu'ō regard est belle & la veüe bōne: & que la musiq aussi soit harmonicuse & l'ouic bonne, il y aura lors du plaisir à regarder, & à ouyr.

Ainsi pouuons nous dire des autres sens.

Neantmoins toute delectatiō n'est pas vnc, il y en a d'autāt de sortes qu'il y peut auoir d'action parfaite avec cognoscience.

Or toute action iointe à la cognoscience, emané des sens, & se fait par iceux. De là viēt qu'y ayant en l'homme des sens de deux sortes, sens du corps, sens de l'ame: Il se trouve aussi en lui de deux natures d'action, l'vne du corps, l'autre de l'ame : & de deux sortes aussi de delectatiō: vne corporele, l'autre de l'esprit

La Corporelle est externe, & procede de l'action parfaite des sens exterieurs qui sont cinq, chacun desquels a sa delectatiō qui luy est propre & affectee, sçauoir la veue, l'ouye, l'odoremēt, le goust, & l'atouchement, si biē qu'il n'a rié pl'admirable en la nature quelles

sens naturels cointinēts & assubiectis au corps.

Celle de l'esprit est interne, & procede de l'action parfaite de ses facultés, si que tant plus l'action est parfaite, plus de plaisir elle donne. Tant plus aussi les sens & la faculté qui agit est excellente & l'obiect parfait, tant plus parfaite sera l'action, & par consequent tant plus grande sera la delectation & plaisir.

Dont sensuit que la delectation que produisent les actions de l'ame surpassé de beaucoup celle qui peut venir des actions du corps, parce que les facultés de l'ame sont plus puissantes & plus excellentes que celles du corps, à proportion que l'ame excelle par dessus le corps, & d'autant aussi que l'obiect de l'ame est proprement la vérité & la vertu qui surmonte aussi en excelléce tous les obiects des sens corporels. Ainsi la ioye, la paix, & le repos de l'ame, où consiste le vray plaisir conuiennent fort bien à la Vertu.

Il n'y a donc point de delectation qui soit proprement digne de l'homme que celle qu'il prend des actions de son esprit: celle là seule luy estant propre: les bestes participent aussi bien que luy à toutes les autres.

Et combien que le corps ayt ses plaisirs à part de l'esprit, si ne peuuent ils estre vrais plaisir

plaisirs en l'homme; plaisirs louables, s'ils ne se contiennent dans les bornes de la mediocrité & de la Vertu.

Je veux qu'un homme ait vne vœuë de Lynx, qu'il l'arreste sur le plus bel obiect du monde, il pourra voirement receuoir du plaisir de cette actio, mais si elle est vicieuse, s'il y a du trop, si la fin est mauuaise, ce plaisir ne sera pas louable: & le defaut & le vice qui y entrouient l'esloignant de la Vertu, le gaste, le corrompt, & le recule d'autant d'une vraye perfection, nature du vray plaisir. Car il n'y a point de vraye perfection hors la Vertu.

Or entre les plaisirs corporels, aucunz sont naturels, les autres vicieux ou superflus.

Les naturels sont indifferens, & sont bien ou mal ordonnés selon qu'en est l'ysage & la fin à laquelle on les rapporte. Car quand ils sont pris moderément & rapportés à leur droite fin (qu'est la santé & bonne disposition du corps) ils sont recommandables, tant s'en faut qu'ils soient à reieter ou à mespriser.

Ceux donc qui se monstrent trop austeres en l'ysage des plaisirs naturels, sont en cela trop extremes: Car quand Dieu a fait ses creatures, ce n'a pas esté seulement pour nous servir: mais aussi pour nous delecter en icelles. Ce qui se peut prouver par la varieté des cou-

K

leurs, des sons, des saucurs, & des odeurs qu'il a voulu particulierement attribuer à chacune c̄s̄pece, ayant eu plus d'egard en cela au plaisir & contentement de nos sens, qu'à la nourriture de nos corps.

Dequoy on peut inferer que lors que la superfluité (qui est vaine & vicieuse en toutes choses) est cuitée, on ne doit desdaigner ou refuser l'honnête plaisir qui nous est proposé par les creatures de Dieu. Car la Vertu ne gît qu'en moderation d'affections.

Ainsi sont condamnés tant les Stoïques qui voudroient rendre l'homme stupide, & sans sentiment, que les Epicuriens, les dissolus, & débauchés qui se laissent aller sans bride, & sans aucune discretion par tout où leur appetit sensuel les transporte.

Car ceux qui veulent offrir à l'homme les affections naturelles pour ce qu'elles nous préparent & disposent à quelques vices, font comme celuy qui maintiendroit qu'on ne doit point user de vin, d'autant qu'aucuns s'entendent en le beuant; ou qu'on ne doit point courir la poste, parce qu'aucuns tombent en courant.

Et que seroit-ce de nous! si notre nature estoit entierement despouillée de ses naturelles affections? elle ne sauroit tourner de part

ni d'autre non plus que si elle estoit tombée en paralyse.

Les affectiōns sont les nerfs de l'esprit, qui luy seruent à le lascher & retirer, à le bausser & baïsſer, & à le mouuoir de toutes parts, tout de mesme que le corps est conduit & remué par ses tendons. Il les faut donc moderer & nō pas les deſtruire. Il faut en cela ſuyure l'ex-emple des eſcuyers, qui pour dompter & bien dresser leurs cheuaux ne leur oſtent pas l'agi-lité, le cœur, & le courage qu'ils ont, mais re-gardent ſeullement que tout cela ſoit ſi bien accommodé, qu'ils touruent, qu'ils courrent, ſaultent, voltigent & ſ'arreſtēt non à leur fan-taſie: mais ſelon l'aduis & volonté des cheua-liers qui montent deſſus. Auſſi quand nous ſentons nos affectiōns trop fortes & eſgarées, il les faut corriger & temperer par le iugemēt & les remontrances de la Raison, & non pas tascher de les eſteindre & amortir totale-ment.

Il ne faut donc pas reprouuer les plaiſirs na-turels comme ceux qui ſōt vicieux ou ſuper-flus, ni auſſi en condamner le deſir, ou en re-fuſer la iouyſſance. quand en l'un & en l'autre on veut garder le moyen qui eſt recomman-dé & loué en toutes chofes.

Ne prenons donc pas tant d'aise aux plai-

K ij

sirs que cela puisse preiudicier à la santé de nos esprits , ni si peu aussi que nos corps en deviennent malades ou debiles. En faisant ainsi celuy qui iouira moderement & avec raison d vn honneste plaisir , sera beaucoup plus à estimer qu vn autre qui volontairement refuseroit vne telle grace ; & qui se priueroit soy mesme de l'usage du bien qui lui est offert. Car il fait cela ou par mespris ou par superstition, ou par arrogance, cuidant e-stre plus sage & plus saint de refuser les biens de Dieu, qu'il n'est de les lui presenter.

Quant aux plaisirs vicieux, ils sont vraie-ment à detester; veu que ceux qui prouien-ent de la gourmandise & de l'utongnerie ne rendent pas seulement les hommes sem-blables aux bestes , mais de beaucoup infe-rieurs. Car on ne voit pas qu'elles mangent & boivent avec vn tel excés qu'elles n'aient tousiours la reminiscence bonne pour se retirer en leur gîte , au lieu que les hom-mes ne se peuvent enyurer sans perdre le iugement & l'usage de la raison , iusques à mescognoistre leurs amis & seruiteurs,voire eux mesmes & leurs maisons. D'ailleurs ils se rendent impropres & incapables aux actions de leurs charges , outre le tort qu'ils font à leur honneur , à la santé du corps , & au fa-

lut de leurs ames.

Les plaisirs de la volupté suivent ceux de la pance , qui transforment les hommes en pourceaux , & leur ostent toute affection & cognoissance de la Vérité. Ceux qui les recherchent y sont induits pour quelque apparente felicité que la volupté leur promet, mais ils se trouuent tout aussi tost engourdis d'esprit & de corps , si que de lvn ils ne peuvent rien plus deliberer qui soit honneste, & aussi peu l'executer de l'autre, tant qu'enfin elle leur fait perdre toute raison & sentiment.

Mais la volupté n'est pas plus gracieuse aus biens , qu'elle est à l'esprit & au corps : car il n'y a si grand patrimoine qu'elle ne deuore en peu de temps. Le plus grand thresor qui fut onques veu en ce monde estoit celuy des Romains: Car outre cè qu'ils audient pillé l'or & l'argent de toutes les plus riches villes & royaumes de la terre , le reuenu encores des prouvinces y estoit apporté par cha- cun an, pour tousiours l'entretenir , & empes- cher qu'il se diminuast. Et toutesfois les voluptés dvn Heliogabale, dvn Comode, dvn Caligula , dvn Neron , l'auoyent vuidé & gourmandé en deux ans.

Mais ce n'est pas seulement sans pain &

K ii;

sans vin que Venus se morfond, c'est aussi sans or, & argent, & sans presens. Car outre la des-
pence qu'il conuient faire pour entretēnir les
voluptés, combien faut il despendre pour se
monstrer magnifiques tant en festins qu'en
habits pour faire les braues? Est - il possible
que les hōmes s'ils n'estoient bien aueuglés &
cigaretés de tout bō sens a cheptassēt si cher nō
seulement vñ repentir, mais aussi vne pau-
ureté, vne honte, & vne mocquerie; que
dirayie plus? vne verolle, vñ courroux du
Ciel, & vñ malheur eternel?

Il semble que toutes ces choses considerées
avec grande raison peut on appeller tels per-
sonnage, Perdus. Car comment seroient ils
sauués gaspillans ainsi la Prudence, la Raisō,
& toute la Vertu de leur esprit, la santé de
leurs corps, leur or, leur argent, leurs meu-
bles, leur reuenu, & bien souuent la terre qui
les produit?

• Ceux donc qui cherchent leur beatitude
dans les plaisirs vicieux, & qui pensent l'auoir
trouuée quand ils en peuuent iouyr, ne sont
ils pas bien loing de leur conte? Voire le
sont ils d'autant plus que leur esprit estant
occupé par ceste fauace persuasion les empes-
che d'ouyr tout ce qu'on leur voudroit pro-
poser pour la leur oster, & leur faire cognoi-

tre en quoy consiste la vraye & certaine felicité. Car nous ne saurions estre plus malheureux que quand nous constituons nostre bon heur es choses ou gist nostre misere, & qu'estans miserables nous ne le pouuons penser, ny croire à ceux qui nous le disent.

Pour neant donc souhaiter l'on salut & prosperité, si ce n'est à ceux qui en sont capables & qui le desirent. Ce que ne font pas les vicieux, veu que le chemin qu'ils prennent, & qui leur semble beau, plaisant, large, & spacieux les meine à perdition.

Parquoy celiuy ne peut estre nomé heureux qui n'a point ce qu'il aime : ni celiuy aussi qui a ce qu'il aime, si ce qu'il a lui est nuisible : Ni celiuy semblablement qui auroit ce qui est souuerainement bon & profitable, s'il n'aime ce qu'il a; d'autant que ceux qui appettent ce qu'ils ne peuuent auoir sont tourmentés. Ceux qui ont ce qu'il ne faut point appeter, sont deceus & abusés : & ceux qui n'appettent & ne desirent point ce qu'il conuiendroit auoir pour estre heureux, sont malades & degoutés. Ce qui ne se peut aucunement faire, sans que celiuy à qui cela aduient ne soit & demeure de tous les costés miserable.

Disons donc ; Toute delectation & plaisir vient d'une action parfaictte. Or les actions

de l'esprit estant beaucoup plus capables de monter à vne haute perfection que celles du corps qui rampent tousiours par terre: il faut que l'homme cherche son plaisir & contentement en icelles. Mais elles ne peuvent estre vraiment parfaictes, ni par consequent delectables qu'elles ne soient conformes à la droictte raison.

Sensuit doncq de nécessité que le plus haut & le plus doux plaisir se trouve en la VERTU, d'autant qu'elle nous fait auoir & aymer ce qui est parfaitement B O N.

Or il n'y a rien de bon tel que D I E V. C'est la fonteinè, l'origine, & la source de tous les biens que nous sçaurions desirer ou espérer pour contenter nostre desir.

Parquoy il faut que pour estre contens & bien-heureux nous nous estendions iusques à luy. C'est l'vnique & parfait obiect que nostre ame se doit proposer. C'est la fin des fins, & le dernier but auquel la Vertu nous conduit. C'est le delice des delices avec delectation sans assouvissement ni fin.

C'est le jardin des solides plaisirs.

C'est vn Soleil qui tousiours nous esclare,

C'est vne eauë vine arrosant nos desirs:

C'est beaucoup plus que nous ne sçaurions croire.

A quoy donc tient il que nous ne soyons épris

espris de l'amour de VERTU, puis que par elle nous sommes conduits à la possession d'un si grand Thresor? Elle ne se cache point, ains montre tousiours sa reluisante face, pour nous rauir du plaisir parfait qui se peut receuoir de la lumiere qui en resplendit. Il ne faut que franchir ce peu de difficultés qui se rencontrent à l'entrée de son temple: On ne peut auoir ce qui est beau & excellēt sans peine: car à toutes choses grandes nature y a mis de la difficulté, pour augmenter la gloire de celui qui y paruient.

Puis donq qu'il n'y a riē de plus beau & de plus excellēt que la Vertu; emploions toutes nos forces à la suiuire, & n'espargnōs riē pour auoir vne guide si assurée & precieuse, puis que soubs sa conduite nous montons au ciel. Toutesfois nous voions quelle demeure là, sās que bien peu de personnes s'en approchēt, ou se vucillent arrester à la contempler pour s'en rendre amoureux. La plus part des hommes aiment beaucoup mieux suiuire la voye large & spacieuse du Vice, & preferer ses delices aux espines de la Vertu. Enquoy nous montrons, ou que nous ne scauons pas bien choisir les choses belles, ou que nous ne les cerchons pas pour les aimer comme il faut.

Sçache neantmoins l'homme que la seule

L

154 *Le Cabinet du vray Tresor.*

Vertu le peut esleuer en Honneur & en gloire, & le cōbler dvn vray Bien & solide Plaisir, le conduisant au ciel pour le conioindre à Dieu. Car en cela git tout son bon-heur, & à cela aussi se rapporte tout ce qu'est contenu en ce CABINET DU VRAY TRESOR.

*Vous donc qui desirés Richesse, Honneur Plaisir
Pour viure Bien-heureux sur la machine rōde
Faites que vostre cœur ailleurs point ne se fonde
Qu'en ses diuins Thresors qui ne peuvent perir.*

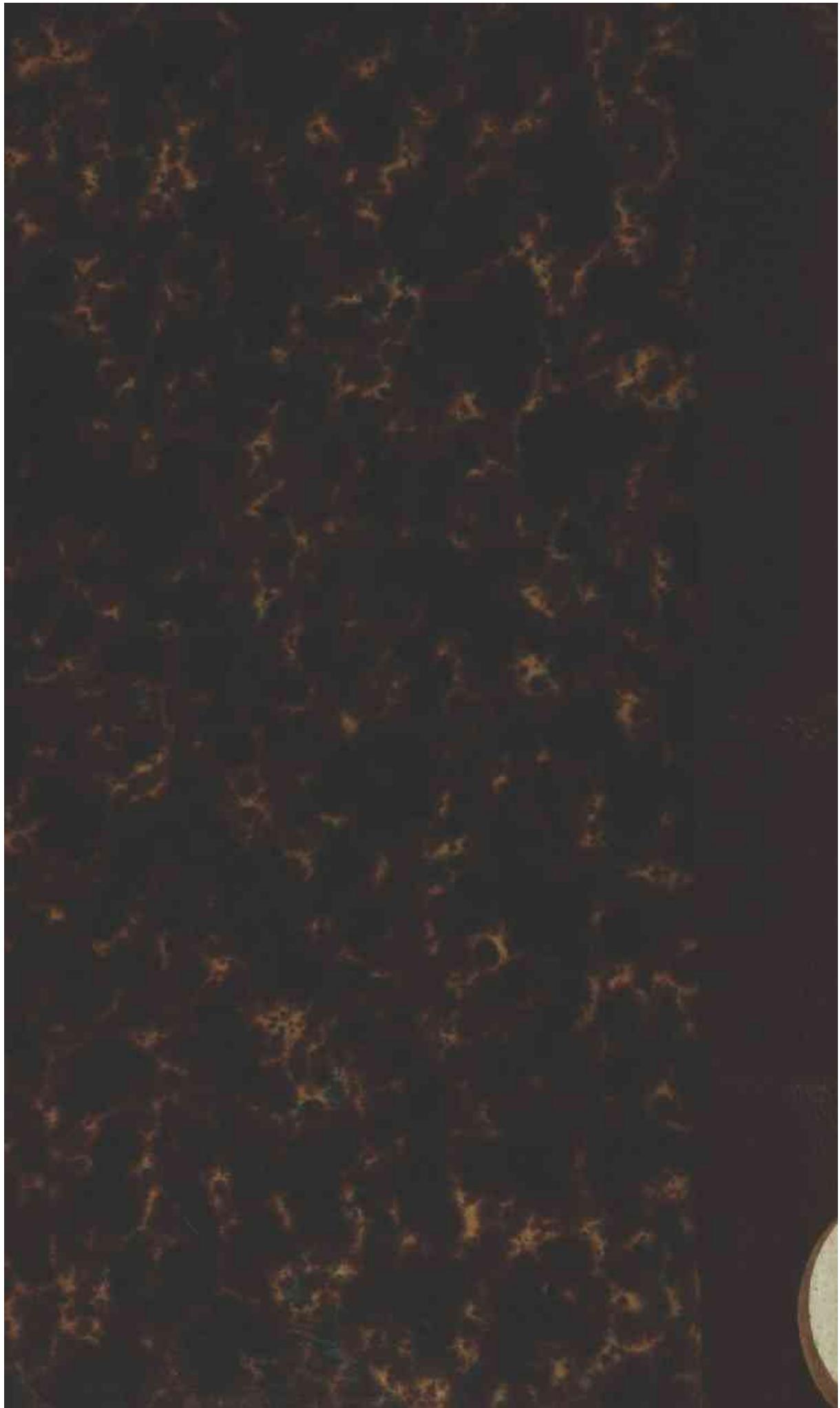
*Ces biens ne sont pas Biens lesquels on peut rauir.
L'Honneur qu'on va cherchant sur la terre & sur
l'onde,
Ni les Plaisirs qu'on prend dans les plaisirs du
monde
Ne sont point permanens. C'est vn tronpeux
desir.,*

*Suyuez donc la Vertu, vous trouuerez en elle
Richesse, Honneur, Plaisir de durée eternelle:
Ses Tresors sont certains, son loyer est Diuin,
Ne cherchez autre Bien pour le bien de vostre ame,
Ses Honneurs & Plaisirs sont excepts de tout blame,
Si bien qu'en la suyuant on fait heureuse FIN.*





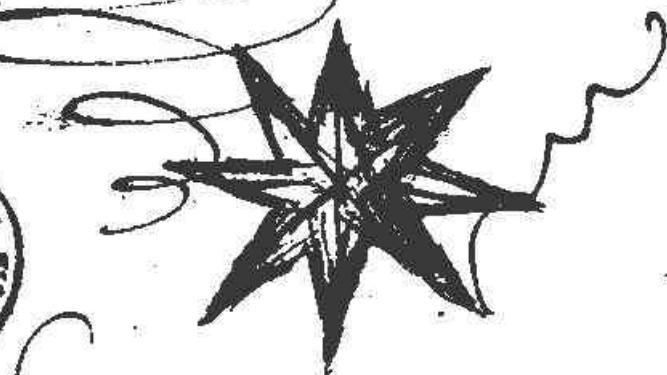




11197 +

- Et l'heure m'a été donnée
130 oy. blanc par Monsieur
- De Lézanne.

10

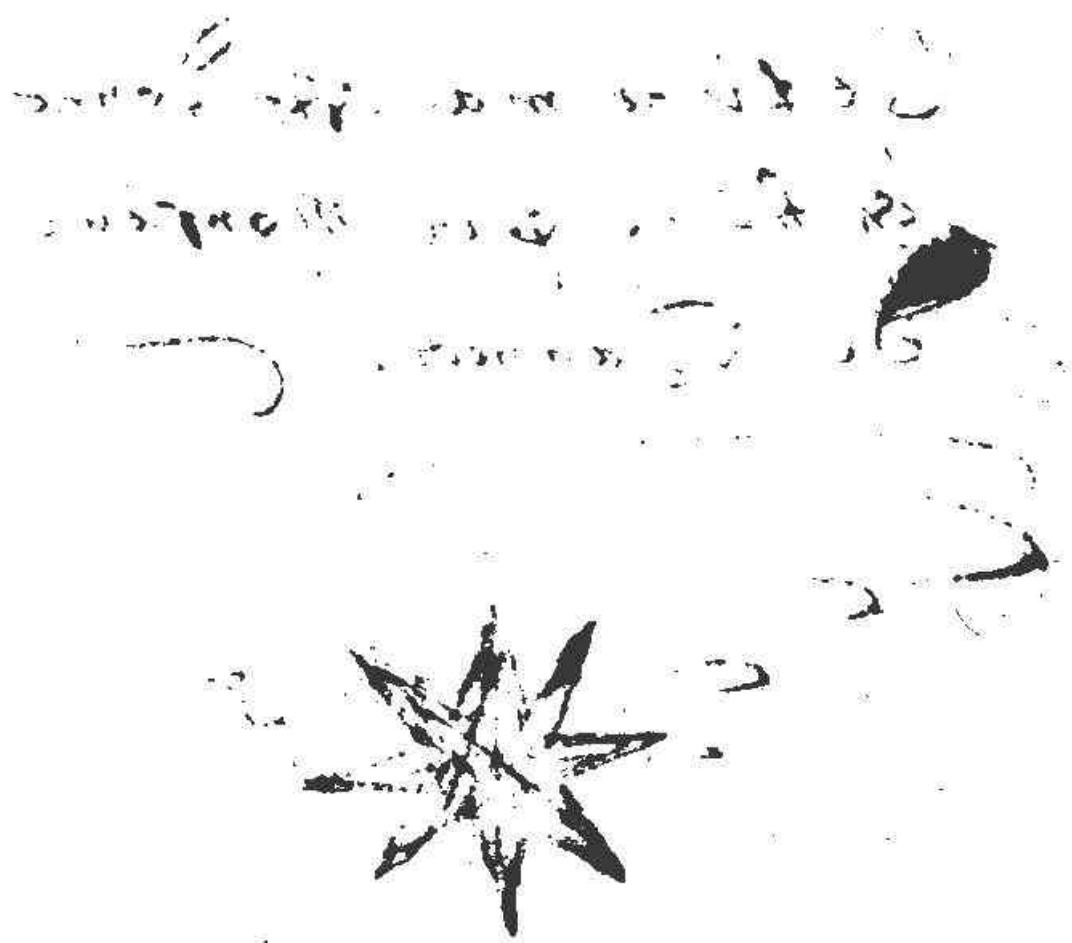


oy. offr. à Duyas

DEMSTER



Digitized by Google



Digitized by Google